

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE

AVEC NOTES SYNTAXIQUES

DU PARLER FRANCO-PROVENÇAL

DE VAUX (AIN) EN 1919-1931

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ANTONIN DURAFFOUR

CHARGÉ DE COURS A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE



CHEZ L'AUTEUR

INSTITUT PHONÉTIQUE DE GRENOBLE

1932

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE

AVEC NOTES SYNTAXIQUES

DU PARLER FRANCO-PROVENÇAL

DE VAUX (AIN) EN 1919-1931



Digitized by the Internet Archive
in 2026

DESCRIPTION MORPHOLOGIQUE

AVEC NOTES SYNTAXIQUES

DU PARLER FRANCO-PROVENÇAL

DE VAUX (AIN) EN 1919-1931

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ANTONIN DURAFFOUR

CHARGÉ DE COURS A L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE



CHEZ L'AUTEUR
INSTITUT PHONÉTIQUE DE GRENOBLE

1932



INTRODUCTION

L'intérêt des pages qui suivent est de présenter, sans lacune appréciable, je crois, mais aussi, à peu près, sans addition d'ordre géographique ou historique, le matériel morphologique — ce terme entendu dans le sens le plus large, et sans exclusion des faits syntaxiques qui le complètent naturellement — mis en œuvre par un parler du type franco-provençal : celui de Vaux (en Bugey), canton de Lagnieu (Ain), à 6 km. ouest du village de Torcieu, lequel est le point 924 de l'*Atlas Linguistique de la France*.

Cette documentation a été recueillie par l'auteur au cours de cent semaines environ, réparties sur douze années de constante, attentive et méthodique observation : de 1919 à 1931, mais surtout de 1920 à 1926. Dès le début le parler lui était suffisamment familier pour qu'il pût le comprendre et le parler sans embarras : il a donc pu s'abstenir de demander à ses témoins des formes traduites du français, ou transcrites par eux à l'imitation de manuels scolaires ; il s'est abstenu également de se prendre lui-même à témoigner¹ ; enfin, et surtout, il n'a enre-

1. J'ai exposé dans mes *Phénomènes généraux d'évolution phonétique*...

gistré ici que des formes entendues par lui, dans le parler d'habitants de Vaux, nés à Vaux, ayant parlé le patois comme première langue maternelle et continuant à en faire usage à des degrés divers, mais quotidiennement. On admettra donc sans difficulté que ces matériaux méritent créance, même dans ce qu'ils ont parfois de surprenant¹.

A la date du 1^{er} janvier 1925, Vaux comptait 646 habitants, dont 123 occupant le hameau de Vaux-Fevroux, distant d'un kilomètre et demi de l'agglomération principale, en amont de la petite vallée du Buisin. Le nombre des patoisants actifs, vivant du produit de leurs champs et de leurs vignes, complété par de petits métiers ou, chez quelques femmes, par un travail d'usine, était de 250, répartis de la façon suivante :

	nés à Vaux	étrangers
I. Génération de 60 ans et au-dessus :	73	40
II. Génération de 30 ans et au-dessus :	75	36
III. Génération au-dessous de 30 ans :	22	4
Total	170	80

A l'origine l'auteur a fait porter ses observations tout spécialement sur le langage de deux familles composées de représentants des trois générations :

d'après le parler de Vaux (1931), *Introduction*, p. xv ss., l'histoire de ma culture de patoisant.

1. Voyez par ex. la *multiblicité* des formes de « pouvoir » (§ 74), ou la *divergence* de formes employées par un même sujet (*Index*, 94).

les deux petits enfants, ne parlant pas patois, ne l'ont intéressé que par la façon dont ils pouvaient, à l'occasion, le parler ; leurs parents, Joseph Grumel né en 1883, Antoinette Quinson née en 1890, à Vaux l'un et l'autre, ne parlent entre eux, et avec leurs compatriotes, que le patois. Quant aux deux couples de grands-parents, ils sont, par leur origine et leur ascendance, très représentatifs de la génération dont ils font partie. La grand'mère paternelle est née à Bettant ; elle a adapté son patois, plus ou moins, à celui de Vaux, mais elle le retrouve très exactement toutes les fois qu'elle a l'occasion de s'entretenir avec des compatriotes ; Louis Grumel, le grand-père paternel, est né à Vaux en 1853, il y est décédé en 1929 ; son père et son grand-père étaient de Vaux ; sa mère d'Ambutrix, et sa grand'mère de Saint-Sorlin : nous remontons par là jusque vers 1800. Du côté des Quinson, grand-père et grand'mère sont tous deux nés à Vaux : les ascendants de Joanny Quinson, né en 1852, sont de date immémoriale établis à Vaux ; mais Florine Violland, née en 1863, épouse Quinson, dont les parents étaient également nés à Vaux, avait des grands-parents qui, nés à Vaux également, avaient pris femme, l'un à Cleyzieu, l'autre à Ambutrix.

A l'image de ces deux familles, la population de Vaux se compose ainsi d'un élément masculin stationnaire et, indépendamment des enfants nés au pays, indépendamment aussi des célibataires qui ont toujours été nombreux, d'un élément féminin égal à la moitié environ des hommes mariés venu de l'extérieur, mais, dans la proportion des trois

quarts environ, d'un périmètre de 12 km. au maximum de la localité, notamment des villages, limitrophes au Nord et à l'Est, de Ambutrix, Bettant, et, sur le plateau, Cleyzieu.

Il faut ajouter, et cela contribue à expliquer le caractère conservateur de notre parler, que, presque toujours, les jeunes ménages s'installent dans la maison des parents : jusqu'à ces toutes dernières années le fils et la belle-fille y vivaient en tutelle, sous l'autorité presque absolue du père de famille, conservée et affirmée jusqu'à sa mort.

La description offerte ici est donc celle de l'état linguistique d'un groupe restreint de sujets qui ont tous été vus par l'observateur, préoccupé de ne laisser échapper aucune particularité ¹. Mais ces sujets représentent, à eux seuls, un siècle d'histoire, et le lecteur informé du passé et de l'état actuel des parlers franco-provençaux verra aussitôt dans quel ensemble se place ce tableau : nous avons pensé que, dans l'intérêt des études romanes, il pouvait être donné tel quel, sans commentaire. La seule originalité que nous nous soyons permise a été d'insister, par un choix assez abondant d'exemples précis, sur quelques faits qui, essentiels eux aussi dans la vie du langage, n'ont pu être suffisamment mis en lumière dans d'autres études dialectologiques récentes, fondées sur un autre mode de recherche.

1. Cf. notre étude du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XXVII (1926), 68-80, intitulée *Trois phénomènes de nivellement phonétique en franco-provençal*. — Dans le texte ci-dessous nous désignerons souvent par de simples chiffres romains (I, II, III) la plus ancienne, la deuxième et la troisième génération de patoisants.

Nous n'avons pas voulu non plus oublier que la plus modeste des études linguistiques doit servir à constituer une *Linguistique Générale* : il nous a semblé que, comme dans l'étude publiée par nous en 1926, les « linguistes généraux » pouvaient avoir à glaner quelque chose dans celle-ci, et c'est à leur usage, comme à celui des romanistes, que nous avons dressé les *Index analytiques* qui la terminent ¹.

Antonin DURAFFOUR.

1. Nous appelons l'attention sur l'échantillon du *Lexique* de Vaux que nous avons donné dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, t. XXXIV (1923), et sur les *Matériaux phonétiques et lexicologiques* publiés par le même périodique, t. VII, 1930 (Il a été publié un tirage à part).

NOTE

SUR LA TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

La transcription phonétique appliquée ici est celle de l'*Atlas linguistique de la France*.

Pour faciliter la composition nous avons généralement renoncé à indiquer la brévit  des voyelles : *toute voyelle dont la quantité n'est pas indiquée doit donc être considérée comme brève*.

D'autre part, dans les diphtongues *ua* et *ia*, *u* et *i* sont toujours longs ; dans *ai* et *au*, *a* est bref.

Toutes les notations * * doivent être lues avec * * (ouvert) nasalis  ; * * (fermé) nasalis , beaucoup plus rare, sera toujours spécifié : * ̃*.

Enfin *r*, entre voyelles, devra toujours être compris comme *r* lingual faiblement articulé avec l'extrême pointe de la langue vibrant dans la région alvéolaire. Dans notre *Lexique* et dans les *Matériaux* ce phonème est noté *ŗ*.

CHAPITRE I

L'ARTICLE

§ 1. Les formes.

I. Formes simples :

SINGULIER		PLURIEL	
Masculin	Féminin	Masculin	Féminin
Défini : $l\grave{o} + \text{cons.}$	$l\grave{a} + \text{cons.}$	$l\grave{o} + \text{cons.}$	$l\grave{e} + \text{cons.}$
$l + \text{voy.}$	$l + \text{voy.}$	$l\grave{o}\zeta + \text{voy.}$	$l\grave{e}\zeta + \text{voy.}$
Indéfini : $\delta + \text{cons.}$	$n\grave{a} + \text{cons.}$	$d\grave{e} + \text{cons.}$	
$n + \text{voy.}$	$n + \text{voy.}$	$d\grave{e}\zeta + \text{voy.}$	
Partitif (sans distinction de genre et de nombre):			
$d\grave{e} + \text{cons.} : d + \text{voy.}$			

II. Formes anciennement composées :

1° (préposition *à*)

u (= *a l\grave{o}*), sing., et plur. (*u\zeta*- devant voyelle).

2° (préposition *de*).

du (= *de l\grave{o}*), sing., et plur. (*du\zeta*- devant voyelle).

Rem. — I. Les formes *u* et *du*, dans le parler de la deuxième génération, tendent à être remplacées par *u* et *du*.

II. *e* s'élimine dans le parler rapide, et même, suivant les individus, dans le parler normal. Ex : *py\grave{a}\grave{s}ia d\grave{e} va\grave{s}e* « plancher des vaches ».

§ 2. *Observations sur le sens et l'emploi.*

L'article a parfois le sens du démonstratif :

dē lo momē « à cette époque » ;

la desu « celle de dessus » (avec haplogogie syllabique).

L'article n'est pas employé devant « premier », « dernier » attributs :

sai vñu pròmia, dañia « je suis venu le premier, le dernier ».

Cf. l'usage du provençal ancien et moderne, et pour le français F. Brunot, *Hist. de la l. franç.*, III, p. 436.

L'article n'est pas employé devant le nom du ruisseau qui traverse la commune, le Buisin :

alā lavā a Bwiṣē « aller laver a Buisin » (aussi en fr. local) ; et d'un autre, également masculin, qui est son affluent : *bètè*.

Il est employé devant « Rhône ».

Avec « Ain », on emploie l'expression « la rivière d'Ain » : cf. *Registre des Thoire-Villars*, Arch. Côte-d'Or B 8240, f° 19 v° (xiv^e s.) : *vers Enz*, et, deux lignes plus bas, *vers la rivieri d'Enz*¹.

Noter aussi l'absence d'article dans de nombreux emplois prépositionnels : *à lārzo* « au large » (II^e génér. : *u lārzo*), *méxō a mai u a-ṣ-ā* « maison au mois ou à l'année », *alā a savō* « aller au bout », *portā a mā* « porter à la main », *étr a prā* « se dit de la lame de la faux quand elle rase de trop près le sol », *lésia ô toyó a égi, a vē* « laisser un tonneau, après l'avoir rincé, avec de l'eau, du vin dedans »²

1. J'ai noté à Saint-Just-la-Pendue (Loire; canton de Saint-Symphorien-de-Lay) « aller à Loire (*lwēri*) » (homme de 65 ans environ; sept. 1931).

2. à Bettant *ṣoye a bole*, etc. « jouer à boules », à Vaux *a* seulement avec subst. au singulier.

ètr a¹ bèl àr « être au bel air », *sop-a-fromazo*, *a tatrèfyè* ¹
 « soupe au fromage, aux pommes de terre ».

Cf. aussi *pe-maisô*, *pe-vêdaimè* « pour les moissons, les vendanges » ; *pe se* « par un temps sec », = *fré* « par un temps frais » ¹.

En revanche on emploie l'article devant les prénoms masculins et féminins : *lò gust*, *la mari*, *la lène* « l'Hélène, la dame de pique » ; et devant les noms de femmes mariées féminisés : *la gôyatôna* « la Goyattone », la *byâta* (*sic*), la femme de Blanc.

Après *to* « tout », la 1^{re} génér. dit *totaprémyazor*, les génér. suivantes *tol* = (avec article).

L'absence d'article est à peu près générale aussi dans *dyèmi a¹ura* « demi-heure » employé comme régime : « j'y suis resté, j'y ai passé demi-heure, venez dans demi-heure », expressions qui ont été depuis longtemps signalées comme caractéristiques du français de la région lyonnaise.

Nombreuses aussi sont les expressions verbales sans article : *la sâ mèsia uvre vêdaimè* « la Saint-Michel ouvre vendanges » ; *teyi kau* « tenir (le) coup, supporter un effort, une privation », etc. ; *se fâre gôle* « se percer » (d'un récipient) ; *fâre sasi* « faire chasse, tuer quelque chose à la chasse » (1^{re} gén.) ; de même « boire pot, vider pot, payer pot ».

La plupart de ces tournures se retrouvent dans le français local.

1. Mais on dit, dans la 1^{re} génér., avec un article sans doute emphatique, *pe le pâke* « pour Pâques ».

CHAPITRE II

LE SUBSTANTIF ¹

§ 3. L'expression du genre.

Les distinctions de genre naturel sont souvent exprimées par des types lexicologiques différents :

ānò, sōma (II^e gén. : *ānès*) « âne, ânesse »

švò, kavala « cheval, jument », etc.

Dans les noms d'agent, il y a quelques survivances du suffixe -atrix :

lavari de bwiya « laveuse de lessive » est assez général ;

vèdaimèri « vendangeuse » est propre à la I^{re} génération ;

la forme normale est en -*auza*, correspondant au masculin -*au*, et identique au suffixe adjectival féminin continuateur de -*ōsa* ;

pisri de lai « pisseuse de lit », expression légèrement méprisante, traditionnelle, pour désigner une fillette.

Le nombre de ces féminins archaïques est beaucoup plus grand dans le parler voisin de Bettant ².

1. Cf. A. Constantin et J. Désormaux, *Études philologiques savoisiennes. Essai de grammaire*, Annecy, 1907, I^{re} P., p. 6 et ss.

2. Cf. A. Thomas. Le suffixe -atrix en Franche-Comté, *Rom.*, XXXVIII (1909), 429-430 ; je relève *fèneri* dans un texte neuchâtelois moderne, de La Béroche (*Le patois neuchâtelois*, 1895, p. 143). Cf. au registre des Thoire-Villars, f^o 67 *feneris*, f^o 70 *fenour* (compte de Montriloud).

§ 4. Substantifs du masculin.

Parmi les masc. étymologiques : *ortyu* (chez I : -u) « ortie ».

Sous l'influence de *o* initial est masculin, avec fausse coupure : *rlāzò* « horloge ».

Ont été empruntés au masculin, avec adjonction de désinence masculine : *visò* « vis », *ekrēvisò* (tout récent) (mais « réglisse » est en -isi) ; *armwèrò*, *istwèrò* (ou -wâr, m., mais -wèra dans le parler de II) ; *ēkrò* « encre » qui s'est superposé à une formation phonétique plus ou moins régulière¹ ; *ēpitrò* « épître », sous l'influence d'*evāzèlò*, *ōdevi*, qui, vers 1870-80, a remplacé *brādevē*, *afāre* « affaire », *idē* « idée », *vipère* « vipère ».

Sont conformes aussi à des usages anciens, dans le parler de la I^{re} génération : (*e*)*frēmi* « fourmi », fém. chez II ; *pérēzi* « pleurésie » (cf. Montaigne, III, 12, éd. P. Villey, Alcan, III, p. 346 : « un pleuresis, c'est un morfonde-ment »).

Le parler a une prédilection pour les postverbaux du masculin : *ēmò* « esprit, jugement », postverbal du continuateur disparu de *aestimare*, *aprāšò* « approche », *avāsò* « avance », *rēkōitrò* « rencontre », *rzārò* (dans *kātò de* = « bois de réserve »), *ētr-a-l-abadò* « être lâché, détaché (d'un animal), ne pas être lié (de l'avoine, du blé qui viennent d'être fauchés) », *fāre d-abōdò* « faire de l'abonde, c'est-à-dire être d'un bon usage », expression du français régional, « (avoir) à (en) regonfler, à (y) renoncer » *a rgōfyò*, *a rnōsò*.

Pour « à droite, à gauche », le parler de la I^{re} génération connaît une double forme, masculine dans l'expression négative « ni à droite, ni à gauche », mais *a drait* a supplanté finalement *a drai*.

1. Cf. aussi *ūvialò* « huile ».

§ 5. *Substantifs féminins.*

Il ne peut pas être question ici d'énumérer tous les substantifs qui, comme *pwaizō*, *mēsōxi*, *dyomaini*, etc., ont, à l'inverse du français, conservé un féminin étymologique.

Un certain nombre de mots d'emprunt ont été, eux aussi à l'origine, des féminins. Toujours est-il que sont féminins les suivants : *rēma* « rhume », *fātāma* « épouvantail », *estōma* « surtout poitrine », *sātima* (I) « centime » ; *rēsta* « reste » (mais) le masc. en -ō ou -ā apparaît déjà chez I), *eskleta* « squelette », *bēleta*, autre forme de *bēle*, « billet » ; *dōta* « doute » (fém. chez I).

Sous l'influence de *a* initial sont devenus féminins : *apēlyi* « appétit », *apsé* « abcès » (chez I seulement), *arōxiwē* « arrosoir » ; *ali* « ail », *asi* « as ». Il y a eu fausse coupure, et passage au féminin dans **ala* « passage entre maisons » devenu *lau*¹.

La différence de sens entre un masculin et un féminin apparaît dans le doublet *fagā*, -āta : le subst. fém. désigne un fagot plus petit.

Dans *frūita*, à côté de m. *frūi*, le sens collectif est fidèlement conservé. Il n'apparaît pas dans *fāli* « feuille », et pas davantage dans *sarmēta*, f., conservé à côté de *sarmē*, féminin également, mais plus usité ; *brōda* « les branches, grosses et petites, d'un arbre » (cf. en bressan *la frōs*) est nettement collectif.

Beaucoup de noms végétaux sont au féminin : *šārpēna* « charme », *pyatana* « platane vulgaire » (mais *pyānō* « érable plane » acer platanoides et pseudo-platanus L.), *pīvōla* « peuplier d'Italie » ; *seḍya* « seigle » ; *seppa* « cep » ; *ivrōni* « pivoine »² ;

1. *labau* « ce qu'on vient de labourer » est féminin.

2. « noisetier » est en général *alayiā*. Le fém. en -iari, fréquent surtout dans le parler de I, désigne surtout « une branche de noisetier », mais parfois aussi l'arbuste tout entier.

Noms d'animaux : *liavra* « lièvre », *sarpê* « serpent ».

Noms de minéraux : *sabhya* « sable », *sâ* « sel ».

Un certain nombre d'adjectifs ont été substantivés au féminin, sans adjonction de finale : *frai* « froid », *şó* « chaud », *mâ* « mal, maladie », mais chez I surtout au sens de « douleur ». Il faut, dans l'adoption de ce genre, voir sans doute l'influence de *fâ* « faim », *sai* « soif », qui, à Crémieu aujourd'hui encore, et probablement autrefois à Vaux — le mot n'étant guère usité aujourd'hui — ont provoqué f. *şwê* « sommeil ».

§ 6. L'expression du nombre.

A. Masculin.

Au masculin, le patois a perdu, à date récente, à peu près toute distinction entre formes de singulier et formes de pluriel :

ômò « homme » est sing. et plur. ; de même *şvó* « cheval ».

Mais le patois n'a pas opté définitivement entre les formes phonétiques provenant de -ellu -ellos¹. Il hésite, entre *şapê*, *kutê* « chapeau, couteau », et *şapyó*, *kutyó*, etc. D'une façon générale, le français fait pencher la balance en faveur des finales en -yó : mais dans le parler de la II^e génér. on dira plutôt *râtê*, et *pyatyó*. Le détail des faits est presque infini.

« ail », pour lequel existe un pluriel normal *ô*, est généralement *ali* (forme française patoisée).

Une distinction morphologique est observée dans les cas suivants :

1^o *kêlâ* « quintal », pl. -ó.

1. *puřyó* « ail plantaginé », *şó* « chènevotte » continuent phonétiquement *porr·ellos et *fist·ellos : ce sont des substantifs à nombre unique.

(*pó* « échalas », sg. et pl., est un pluriel étymologique : cf. *pófar* palus ferri « levier en fer »).

L'opposition entre *-ã* et *-ó* a peut-être été plus étendue : à Leyment on dit encore *kurã*, pl. *-ó* « curé, -és ».

On pourrait donc considérer *feló* (avec *ó* et non *ã*) « filet à prendre les oiseaux » comme un ancien pluriel.

Les emprunts récents *kaporal*, *jurnal*, etc., sont, presque toujours, invariables au pluriel.

2° les substantifs terminés en *-a* atone *gârda*, *kamarâdu*, *pyôrna* « quémendeur » ont, comme les fém. correspondants, un plur. en *e*.

3° les substantifs terminés en *a* accentué ont un pluriel en *-e* : *armaņa*, pl. *-e* « almanach, -s » ; *wa-ãve* « œuf, -s ».

4° *artai* « orteil », singulier normal, n'a pas définitivement éliminé l'ancien plur. *artyu* : l'ancienne génér. de patoisants observe assez fidèlement la distinction ; la deuxième forme paraît choquante dans « le gros orteil » ;

5° *brè* « bras (du corps) » est employé au sg. et au pl. Toutefois, au sens de « bras de charrette », on entend très souvent *bró*. En présence de Cleyzieu *dyè dyó* « glace, -on », Crémieu (Isère) *pyè-pyó* « drap(s) d'enfant », on est amené à considérer Vaux *fòló* « fanes de raves, de betteraves » comme le pluriel d'un singulier **fòlè* **foli·aceu*.

Rem. — *zefã* « z-enfants », en fonction de vocatif, peut avoir subi l'influence de la forme du français populaire correspondant. Pour *z-u* « œil », cf. plus haut et fin du §.

B. Féminin.

Les féminins marquent, en règle générale, l'opposition du singulier et du pluriel.

On peut distinguer les types suivants :

1° *feⁿnà*, *-e* « femme, -s » ;

2° *vaši*, *-e* « vache, -s » ;

3° *zornã* *-é* « journée, -s » ;

4° *punã* *-é* « poignée, -s » ;

5° *rwà, kwa*, pl. *rüvé, kwe* « roues, queues ».

Rem. — Il n'y a pas de distinction, p. ex., entre *nüvé* sing. et pluriel de « nuit ».

A côté de *pè* « peau » on entend aussi, plus rarement, *pyó* : il n'y a aucune distinction de nombre entre ces deux formes.

Une formation, qu'on pourrait appeler « renforcée », de pluriel paraît avoir existé dans notre patois comme dans des patois voisins, celui de Crémieu (Isère), ou d'autres plus éloignés (cf. E. Tappolet, *L'agglutination de l'article, Bulletin du Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, II, 22 ; pour les parlers savoyards, J. Désormaux, dans *Rev. de Philol. fr.*, XX, 168). Il n'en reste que de rares survivances dans le parler de la I^{re} génération, et, là même, de façon toute sporadique :

na tiala, de *χ etiale* : « une tuile, des tuiles »

frèmi, de *χ efremi* : « une fourmi, des fourmis ».

« Mille » *mèli*, — qui a pris le genre masculin —, est invariable lorsqu'il est précédé d'un nombre multiplicateur : cf. *infra*, p. 29 (ou, du point de vue historique qui s'oppose franchement ici au sentiment linguistique, il conserve, dans ce dernier cas, une forme étymologique de pluriel qui s'est étendue au singulier).

Autre expression de la pluralité :

L'idée de pluralité peut être exprimée, dans les substantifs du masculin et du féminin, à initiale vocalique, lorsqu'ils sont employés avec les prépositions *ê* « en », *a* « a », *de* « de » par l'insertion de *-χ-* :

« foin en andains » : *fê ê -χ-âdâ* ;

« terrain en épines » : *târê ê-χ-épène* ;

« femme à hommes » : *fên-a-χ-omo* ;

« année de noisettes » : *sêχô-de-χ-alane*.

§ 7. Emploi des formes de pluriel.

Le patois emploie volontiers au pluriel les mots dési-

gnant les récoltes, sur pied ou rentrées : les foin, les blés, les avoines, les vins, et pareillement les mots désignant les travaux des champs, la taille de la vigne (aussi sing.), le piochage, les foin, les moissons, la vendange, les semailles, etc.

Beaucoup de mots ne sont usités qu'au pluriel : *esēmē* « semences » ; « l'ensemble des outils aratoires » : *lōz apyai* ; « les trois pièces (enclumette, marteau et coin) qui servent à battre la faux » : *lōz ēšapyō* ; « les ciseaux de la couturière » *byōšele* ; *etrōbyō(-ō)* « éteules » ; « fleurs du vin » *šēne*.

Un *pluralia tantum* remarquable est, dans la première génération, *lēz-edyaižē*, au lieu de *edyaižē* « église » dans les générations suivantes (même fait à Crémieu, d'après Prosper Guichard). Crémieu dit également « les écoles » pour « l'école » : il y a encore trace de cet emploi à Vaux.

CHAPITRE III

L'ADJECTIF

§ 8. *Distinctions de forme d'origine syntactique.*

L'adjectif est encore très normalement dans notre patois placé avant le substantif, dans les cas où le français le postpose. Ex. : *a la bòrɲ nṽé* « à la nuit noire ». Mais *māre sazi* « sage-femme », sans doute plus récent.

Seul l'adjectif « beau » continue fidèlement un état phonétique ancien suivant qu'il est préposé à un substantif à initiale vocalique ou consonantique :

ō bó ʃvô, ô belòmò « un beau cheval, un bel homme ».

Dans ces deux cas, « vieux » n'a qu'une forme *vɥu* ; « nouveau » est presque toujours *nòvè*, avec hiatus également.

§ 9. *Le singulier et le pluriel.*

Les distinctions entre singulier et pluriel sont les mêmes que pour le substantif.

Mais dans la I^{re} génération, les meilleurs patoisants disent *de vṽ novè* « du vin nouveau », *lò vṽ novyó* « les vins nouveaux ».

§ 10. *La distinction des genres.*

Sauf dans le cas dont nous allons nous occuper à l'instant, la distinction est, dans l'immense majorité des cas, très nette entre les formes de masculin et de féminin.

A. Le patois a, présentement, cinq adjectifs à forme unique :

grā « grand, -e », *pi* « pire », *meļau* « meilleur, -e », *vrai* « vrai, -e », *dyēmi* « demi, -e ».

Seul, le premier évolue sous l'influence très manifeste du français. *na grā famēna* « une grande famine » : *grāda* aurait un sens beaucoup plus fort. De même pour désigner une femme de très grande taille, on emploierait la forme d'adjectif francisé. Un patoisant de l'ancienne génération me parlait un jour d'un oiseau ayant « de grandes ailes » : *de grā zāle*. — « Grandes comme quoi ? » — *Ne sé pā, mé de grādēzāle* « Je ne sais pas, mais de... ».

B. 1^{er} type : *brāvō-brāvā*.

2^e type : *lārzō-lārzi*.

L'amuïssement général dans notre patois de la consonne devenue finale fait que, plus encore qu'en français, l'opposition est très grande entre les deux séries de formes.

1^{er} type. — La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine :

initiale *t* : *fōr -ta*, *etrai -ta*, *grase -eta* ; aussi *rabugri* f. *-īta* ;

— *d* : *ryō -da*, *frai -da* ; *var -da* « vert, -e » ;

— *s* : *grūa -sa* « gras-se », *grā -āsa* « gras-se » ;

— *z* : *ērau -za* « heureux, se » ; *gai -za* « alerte, dégagé, gai » ; cf. *kōskri*, f. *-īza*.

— *v* : *vi -va* « vif, vive » ;

— *l* : *novē, -ēla* ; *jāli -īla* « gentil, -le » ;

— *r* : *pū -ūra* « pur, -e », *amā -āra* ; *mau -ra* « mûr, -e » ; *rēsā -ārda* « richard, -e » ;

— *n* : *sā -na* « sain, -e ».

Il y a un changement dans la voyelle du radical :

bō -buna « bon, -ne » ; *pyē -aina* « plein, -e » ; *sartē -aina* « certain, -e » ;

bó -bèla « beau, belle » ; mu -mâla « mou, molle » ; fau -fâla « fou, folle » ; sau -sûala « soûl, -e » ;

byu -byèva « bleu, -e » ;

La syllabe féminine est accentuée :

nu -nwa « nue, -e » (on remarquera le fém. plur. *nûe*, avec *û* devant voyelle antérieure) ; dru « dru, exubérant (végétation) » -drwa, et tous les participes en -u. De même tous les participes en -i : nori -ya pl. -yé « nourri, -e, -es », porî -ya « pourri, -e ».

2^e type. — La forme féminine présente une syllabe de plus que la forme masculine :

initiale *s* : dau -si « doux, -ce » ; deşó -ósı « qui a les pieds nus » ; se -şesi « sec, sèche » ;

— *z* : móvé -zi « mauvais, -e » ;

— *ş* : fré -şi « frais, -che » ;

— *z* : lô -lôzi « long, -ue » ;

— *l* : vyu -vialı « vieux, vieille » ;

— *r* : nai -ri « noir, -e ».

§ II. Formes de féminin en recul.

Quelques formes de féminin sont en recul, par action du premier type sur le second : mégra (III^e génération, sporadique, au lieu de mégrı).

Ce recul est, dans les types I et II, lié à une substitution de suffixe.

Les adjectifs en -arè -èla [*amuzarè*, qui aime bien à s'amuser ; *pip* = qui fait beaucoup de fumée, en fumant (d'un mauvais fumeur), etc.] ont, déjà dans la II^e, mais surtout dans la III^e génération, avec un *e* moins ouvert au masculin (tendance phonétique), un féminin en -eta (correspondant au suffixe -itta).

Les adjectifs en -è -ési, remontant à -aceus -a, très nombreux dans l'ancienne génération, ou sont plus ou moins évités au féminin dans les générations suivantes, ou

bien prennent, dans la II^e, des formes de féminin en *-êla*, ou, dans la III^e, parfois en *-eta* :

tortê -êsi « tordu, -e, spécialement des jambes ; qui marche de travers » ; *trâpê -êsi* « qui marche en se déhanchant » ; *râvuwê -êsi* « encore vert, qui ne se brise pas facilement (d'une branche) ».

§ 12. *Survivances du neutre singulier.*

Il faut considérer comme telles les formes suivantes conservées surtout dans des expressions verbales (où l'on remarquera aussi l'absence de partitif) : *mzîa bô* « manger de bonnes choses », *bô de kèsi* « choses cuites à la poêle » ; *fâr, brâvo* « en faire de jolies » ; *parlâ grua, ptyi* « parler à grosse, à petite voix, haut, bas » ; *psîa prê* « couler en un mince filet ».

L'expression *a pyê de* (cf. le prov. moderne *a plen de trau*, Mistral) est très usuelle dans « gras à plein de peau, de cuir », « malade à plein de lit », « à plein de terre = au beau milieu d'un champ »¹.

lo myai de « le milieu de » s'entend encore chez I, mais n'est vraiment usuel qu'en Dauphiné.

§ 13. *Comparatif et superlatif*².

Formation ordinaire : *pê* + cons., *pi* + voy. : *lò pê rêso ne sô pâ lò pi érau* « les plus riches ne sont pas les plus heureux » ; *de pi è pê mâlérau* « de plus en plus malheureux ».

mêlau « meilleur, -e » est concurrencé par *pê bô*.

pi « pis, pire » : *rmêdo pi ke lò mǎ, méré pi ke la fêli*.

Infériorité : *mê* (arch.), *mwê*, ou *ne*... *pâ tâ*.

Pour exprimer l'égalité on place devant l'adjectif « aussi » qui a des formes diverses : *ûsê, asê, asi, asi* (avec *i* qui dis-

1. Cf. *portâ a lò de brê* « porter au long (bout) du bras ».

2. On remarquera : *lò fê sémû* « l'extrême sommet », *la fêna pwêta du zôr* « la première pointe du jour », etc.

paraît lorsque le mot est, normalement, proclitique ; et, plus souvent peut-être, *atā* « autant » :

as rēsò ke me « aussi riche que moi »

atā šiar kze pwāvve « aussi cher que je pouvais ».

Le superlatif absolu se marque volontiers au moyen de *bē* dont la voyelle peut s'élider devant une autre voyelle : *b-ēzā* « très facile », *bē su* « bien sûr ! »). On dit aussi *b-etò* : *bē + etò* « aussi »).

Pour lier le terme de comparaison on se sert, le plus souvent, de *ke*, *de* dans les mêmes cas qu'en français.

Après *mé* « plus, davantage », la 1^{re} génération qui dit ordinairement *devā ke de* (+ inf.) « avant de », dit aussi, p. ex., *mé ke de yò* « plus que d'un », *mé ke de-n-ā* « plus d'un an ».

Après *mémò* on emploie ordinairement *de : i sò dla mēma pāta du x ātrò* « ils sont de la même pâte des autres, c'est-à-dire que les autres ».

On emploie aussi *kmē* « comme » (et « comment »), *l-e la mēma šuoxa kmē me* = il est dans la même situation que moi.

Noter à dans *e n-à rē à sē pe...* « il n'y a rien à cela pour + inf. », où *a* a conservé son sens de « auprès (de cela) », et paraît l'avoir même dans la conscience du patoisant. La tournure est du français local.

§ 14. Le superlatif par la comparaison.

Pour exprimer une idée superlative, le patois se sert très souvent d'une comparaison.

La comparaison est, il va de soi, employée aussi bien pour préciser le sens d'un verbe que celui d'un adjectif. Pour « tomber comme une masse », on dit *šā kmē na groba* = choir comme une bûche (cf. le mot très usuel dans tout le Lyonnais *s-aboxā* « s'écrouler »). D'une chose faite pour l'éternité, on dit *e durara atā ke lo selau* « cela durera autant que le soleil ».

Avec les adjectifs, les comparaisons sont plus ou moins expressives ou piquantes : ex. *fyapo kmē na mīāna* « mou comme une mitaine ». Lorsque l'imagination est à court, on dit souvent : ... *kmē tò* « ... comme tout ». Certaines sont très anciennes : *amā kmē de swaifi* « amer comme de la suie », déjà usité en ancien français ; d'autres sont empruntées à l'argot moderne : *poli kmā vidurs* (également à Bournois). Elles sont fréquemment ironiques : *vgore kmē na-pyēmūala* « vigoureux comme une salamandre ».

Il faut surtout noter que le terme de comparaison peut n'être pas compris. Ex. : *gōfyo kmā šaramē* « gonflé comme un ? ». Un témoin, pressé de questions, finit par croire que *šaramē* doit être quelque chose comme la bête « faramine » connue un peu partout, comme épouvantail pour les enfants. Or, le mot est le continuateur normal de *calamellu*. Donc, l'expression, que j'ai relevée à Brion (Ain) dans les mêmes conditions qu'à Vaux, a signifié « gonflé comme une cornemuse ». Ainsi se trouve vérifiée, pour le patois encore plus que pour le français, l'observation de M. F. Brunot (*La pensée et la langue*, p. 720). « Il n'est même pas besoin, pour mettre en jeu l'imagination, que le rapport se fonde sur des visions réelles. Des entités arrivent à suffire. » Ce qui est essentiel, à notre sens, quand le langage s'affranchit des comparaisons banales, et immédiatement parlantes, c'est l'inattendu, le piquant de la comparaison. La comparaison avec un terme énigmatique, étant donné le goût que le peuple a toujours eu pour les énigmes, est toujours celle qui a le plus de saveur.

§ 15. *Adjectif attribut.*

Le patois a une prédilection marquée pour l'adjectif en fonction attributive :

i vā bwaita « il marche boiteux » ;

ta pipa sē buna « ta pipe sent bonne » (II^e gén. : *bō*) ;

lo sela a *rkōdu brāvō* « le soleil s'est couché beau » ;

e musc rōṣo « cela mousse rouge (d'une cuve de raisins en fermentation) » ;

i dai bē ava, égā pāpra la taṛa « il doit bien avoir arrangé propre la terre » ;

i l-ā ēviya sarvaṣò (I^{re} génér. ; le témoin a repris, après coup, le déterminatif, sous forme adverbiale *sarvaṣmē*) « ils l'ont envoyé (congedié) sauvage ».

Noter enfin les doubles formes adjectivales, du type français « grande ouverte », plus nombreuses dans le parler ancien surtout, de préférence avec *brāvo* : *b. byā, brāva byāṣi* « bien blanc, bien blanche » (cf. l'emploi de *bē, bale* + *et* à la Bresse, Vosges, d'après Hingre, *Bul. soc. philom. vosgienne*, XXIX, p. 15).

CHAPITRE IV

LES NOMS DE NOMBRE

§ 16. Numéraux.

1 Accentué : *yô*, f. *yèna*.

Proclitique : *ô* (*n* devant voy.), f. *n(a)*.

2 m. *dô(ɛ)*, f. *dîvé(ɛ)*.

« deux ou trois » *dutrai(ɛ)*, sans distinction de genre.

3 *trai(ɛ)*.

4 *kàtrò*.

Devant les noms de mesure : *katr-â*, *-auré*, *-òmo* « quatre hommes (de vigne). »

Dans les autres cas (« quatre enfants, amis, hommes, atouts », etc.), avec *ɛ* de liaison.

Cette règle est fidèlement observée par la I^{re} et la II^e génération de patoisants.

5 *sê* ; avec *k* devant « ans, heures », avec *ɛ* devant les autres mots à initiale vocalique. *de sê a sê* « de 5 à 7 »¹, *ô sê frâ* : un écu de cinq francs.

6 *ɛîa(ɛ)* : *ɛyàsè* « 6 à 7 », *ɛyezaure -â* « 6 heures -ans ».

7 *sê* (*t* devant « heures, ans », *-ɛ-* devant autres mots à init. vocal.).

8 *wi* (même observ.).

9 *nûa* accentué, proclitique : *nwasê*, *nwamêli* ; *nòv-* ou

1. D'une façon générale on n'emploie pas, dans ces tournures, la consonne de liaison.

nèv- devant « heures, ans », mais Vaux-Fevroux dit dans ce cas *nu-y-*; *nux-* devant les autres mots à initiale vocalique.

10 *di(ɜ)*.

11, 12, 13, 14, 15, 16 : *ōɜe*, *dòɜe*, *treɜe*, *katorɜe*, *kèɜe*, *seɜe*.

17, 18, 19 *dissè*, *dizwi*, *diznu^a*.

20 *vè* (*t* devant « ans », *ɜ* dans les autres cas).

21-29 *vèle-yō*, *dō*, *trai*... (donc toujours avec *e* « et »); fém. *-ina*.

30 *trèla* (*-ɜ-aksyō* « trente actions »).

30-34; 38-9 *trètè-y-ō*, etc.

35-6-7 *trèt-sè*, etc.

40, etc. *karāta*. Mêmes observations que pour 30 et nombres suivants.

50, etc. *sèkāta* — —

60, etc. *swasāta*. — —

70, etc. *septèta* (« soixante-dix » est sporadique dans la II^e génér.).

80, 90 *katrovè*; (= *di* jeune), *nuvònèta*.

100 *sè*; + *yō*... *sā su* « cent sous »; mais toujours *ō sè* « ua cent ». *dó sè*... *sè sè* : 105, *sè sè* : 500.

1.000 *mèli*, invariable : *trai* =, ... *nwa*...

mais volontiers *milfrā*

(cf. *mèlia* m., *mèlasa* f. « millier, grande quantité »).

§ 17. Ordinaux.

pròmia, *-iari*; *sekō-ōda*; *traiz-iamo -a*, etc. (*nuiamò*, I^e génér.; *naeviamo*, II^e gén.), etc.

§ 18. Dérivés.

eyezaina, *d(è)ɜaina* « dizaine », surtout dans « lot de dix coupes d'affouage », etc., *dizwita^a*, etc. Les mots sont à peu près tous usités, et signifient « environ tant ».

§ 19. *Distributif.*

Pour exprimer l'idée de distribution on se sert de l'expression *a şă*, en français local « à *cha* », suivie d'un nom de nombre cardinal, ou d'un nom commun généralement au singulier, p. ex. *a şă smăna* « à *cha* semaine », mais au pluriel dans *a şă buté* « en procédant par à-coups » ; *a şă puă* « à *cha* peu » est très usité au sens de « petit à petit ».

« au fur et à mesure », passé en patois, s'est altéré, chez I, en *de fyor a mēzura*, littéralement « de fleur à mesure », comparable au provençal rhodanien *à flour e mesuro* (chez II : *o furamēzura*).

CHAPITRE V

LE PRONOM

I. Pronom personnel.

§ 20. Formes inaccentuées :

1^{re} Pers. { Sujet : *xe* : + cons. ; *x* + voy. ; *nò-nòx*
 sporadique : *dě* + cons., *d* + voy.
 Régime : *me* + cons. ; *m* + voy. ; *nò-nòx*
 (accus. dat.)

2^e Pers. Sujet : *te* + cons. ; *t* + voy. ; *vò-vòx*
 Régime : *te* + cons. ; *t* + voy. ; *vò-vòx*

3^e Personne :

	Masculin (sg. et pl.)	Féminin (sg. et pl.)	Neutre
Sujet	<i>i</i> + cons. <i>l</i> + voy ¹ .	<i>le</i> + cons. <i>l</i> + voy.	<i>e</i> + cons. <i>e-y</i> + voy.
Régime (accus.)	<i>lò</i> + cons. <i>l</i> (plur. <i>lòx</i>)	<i>lă</i> + cons. <i>l</i> (plur. <i>lěx</i>)	<i>o</i> + cons. <i>o-y</i> + voy.
Régime (datif)	<i>li</i> (sg.), <i>lau</i> (pl.) + cons., pour les deux genres. <i>l</i> (sg.), <i>laux</i> (pl.) + voy., pour les deux genres.		

Remarque. — Au sujet, féminin, le hameau de Vaux-Fevroux emploie la forme masculine : *i s-et ěfwi, ma vaşi*

1. Parfois, dans la 1^{re} génér., *i* + *n* + voy. *kmête ki-n-apêlô sê* ?
 « Comment qu'ils appellent cela » ; aussi avec les autres pronoms.

« ma vache s'est enfuie ». (On notera, dans cette construction, comment, à l'occasion, le parler donne à l'action la prééminence sur l'auteur de l'action).

Formes du sujet postposé :

Elles existent à la première et à la 2^e personne du singulier, à la 3^e du singulier féminin et pluriel :

k-ē sé-ʒu ? « qu'en sais-je ? ».

— *sā-tu* ? « qu'en sait-il ? »

... *t-ēli* ? « qu'en sait-elle ? »¹

l-arūvō « elles arrivent » ; *arūvō-t-ēle* « arrivent-elles ? »

§ 21. Formes accentuées.

1^{re} et 2^e personne :

(sujet et régime) sg. *mē*, *tē* ; pl. *nō*, *vō*.

3^e personne :

	M.	F.
(sujet et régime) Sing.	<i>kūi</i>	<i>lai</i> .
Plur.	<i>lero</i>	<i>lerē</i> .

§ 22. Réfléchi (3^e pers.).

Inaccentué : *se* + cons., *s* + voy.

Accentué : *sē* : *šākō par se* « chacun pour soi ».

On dit, indifféremment : *i labuare par se* ou *par kūi* « il laboure pour lui », mais au pluriel, toujours, avec le personnel : *par lero*.

Dans « nous allons nous en aller », et formes semblables, on dit *no vā s-ēn alā* ou *nožēnalā*.

§ 23. Pronoms multiples ou en liaison.

« donne-le-moi » *bałme-ʒ-ó*, plus rare *bał m-ó*.

« donne-le-lui » *bał li* (*ó* non exprimé).

« dis-le-lui » *di l-ó*.

« je ne le lui ai pas donné » *li é pā bałi*.

1. A Bettant, aussi, au neutre : *vā-t-ó* ? — *e vā* « Ça va-t-il ? — ça va ». Même état à Cerdon.

II. Possessif.

A. — Possesseur au singulier.

§ 24. Adjectif.

		Singulier (m.-f.)	Pluriel (m.-f.)
1 ^{re} Pers.	Précons.	<i>mò-mà</i>	<i>mò-me</i>
	Prévoc.	<i>mòn-mòn</i> ¹	<i>mòz-měz</i>
2 ^e Pers.	Précons.	<i>tò-tà</i>	<i>tò-te</i>
	Prévoc.	<i>sòn-tòn</i>	<i>tòz-tez</i>
3 ^e Pers.	Précons.	<i>sò-sà</i>	<i>sò-sě</i>
	Prévoc.	<i>sòn-sòn</i>	<i>sòz-sez</i>

Pronom :

1^{re} Pers. Masc. (sg. et pl.) *lò mēnò* (archaïque : *lò mē*)

Fém. sing. *là mēna*, pl. *le mēne*.

La forme pronominale est très employée comme prédicat d'appartenance : *sta vėni e mēna* « cette vigne est mienne ».

Cf. aussi *sē mēnò* « ce qui m'appartient ».

2^e et 3^e Pers. Comme ci-dessus, en remplaçant *m* par *t* (2^e pers.) et *s* (3^e pers.).

B. — Possesseur au pluriel.

§ 25. Adjectif.

1^{re} et 2^e Pers.

Précons. : *nuatrò -à*, *vuatrò -à* (avec *-e* au fém. pl.)

Prévocal. : au singulier, les finales sont élidées ; au plur. la finale est *-oʒ*, *-eʒ*.

Au masc. sing., chez la 1^{re} génération surtout, il n'y a pas toujours élision, mais insertion de *n* : *nuatro-n-viàlo* « notre huile », *v = n-à* « votre année ».

1. Dans le village voisin de Cleyzieu *m-*, *t-*, *s-*, *acēla* « mon, ton, son assiette », etc.

- 3^e Pers. Sg. *lâu* (m. et f.), précons. et prévoc.
 Pl. *lâu* (m. et f.), préconsonantique.
 — *lâuz-* (m. et f.), prévocalique.

Pronom.

1^{re} et 2^e Pers. *lò nyatrò, la nyatrà*, etc.

Les formes se distinguent des formes d'adjectif par une intensité plus marquée.

Au reste, dans les formes adjectivales ci-dessus, la diph-tongue décroissante tend à devenir croissante.

Ex. : *vâtro frër (et-i-vnu)*? — *pwe lò vîatrò*? « Votre frère est-il venu? — et le vôtre? ».

§ 26. *Emploi du possessif.*

Dans les expressions du type « avoir le ventre plein » la 1^{re} génération dit *avai so pyê vêtre*.

III. **Démonstratif.**

§ 27. *Adjectif.*

Le patois n'a qu'une forme d'adjectif démonstratif : pour préciser les rapports de distance, il joint au substantif les adverbes convenables, *ikî* « ici », *ilé* « là », etc.

Singulier

Pluriel

Masculin *su*¹ (+ cons. ; + voy.) *stò* + cons. *stòz-* + voy.

Féminin *stà* + cons. ; *st-* + voy. *ste* + cons. *stex* + voy.

Il faut considérer comme de simples survivances de formes aujourd'hui disparues les formes suivantes :

**stui* est reconnaissable, dans son sens propre et son état, dans :

stuyā « cette année » (pas d'autre expression) ;

ssimatē, ssisai « ce matin, ce soir (d'aujourd'hui) ». Mais

1. Dans la 1^{re} génér., assez souvent *su*.

on dira *su matē iki, micro levā de bun aura* « ce matin-là je m'étais levé de bonne heure ».

st-aprēmya_{or} ou *stātua* (sans doute pour **sti-tātua*) « cet après-midi » ;

sti tē « ce temps (qu'il fait) » ;

de sti fyā « de ce côté-ci » ; plus général *ssi fyā* ;

st-èbrò « cet arbre » (sporadiquement, dans la I^e et la II^e génération) ; *st-īxó* « cet oiseau » ; *st-óbār_{xò}* « cette auberge »).

Mais la forme normale est *su*. Quand le même sujet emploie les deux formes, il attache souvent à *st-* une nuance dépréciative.

§ 28. Emploi du démonstratif.

Un emploi remarquable de démonstratif est celui qu'en fait I dans une expression comme *su pare (mæbyo)* « un (meuble) tout à fait comme celui-ci ».

§ 29. Pronom.

<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>
Masculin : <i>su</i>	<i>sètò (χ)</i>
Féminin : <i>sēla, sta</i> ¹	<i>sēle (χ)</i>

Pour préciser les rapports de distance on ajoute, souvent, les adverbes : *iki* « ici », *lénē* « là-bas », etc.

Mais on peut aussi, et c'est le procédé le plus fréquent, quand il s'agit d'exprimer l'idée de « celui-ci, celui-là » en opposition, varier le *ton* : il y a, par exemple, un rapport de quarte entre les deux *su* de la phrase suivante :

(Quelqu'un vient de remplir un tonneau, il dit :) *χ-é rē-pyi sū, pwe yore m-ē vwé rēpyi sū* « j'ai rempli celui-ci, puis maintenant je m'en vais remplir celui-là ».

On peut également, pour les formes de féminin, apporter des variantes au deuxième terme, en ce qui con-

1. Cf. *sta-de-X* « la femme de X », *su de X* « le fils de X ».

cerne *è*, mais surtout la prononciation des consonnes. C'est ainsi que « celle-là », dans la phrase précédente, où le féminin remplacerait le mot *galârda* f. « foudre », serait prononcé *ssètâ*.

Cet état représente l'état le plus général du parler, surtout dans la III^e génération des patoisants. Les deux générations précédentes connaissent trois autres formes.

sti « celui-ci » est employé assez fréquemment dans la première génération ; pluriel : *sêlò*. Il prend une nuance méprisante, dans les phrases comme celle-ci : « il n'en fera jamais d'autres, celui-là : *i....., sti* ».

sêla au sens de « celle-ci, celle-là » est encore très employé par la I^{re} génération : p. ex. Louis G. et son fils Joseph. Mais la femme de ce dernier n'emploie plus que *sêta*. Au pluriel, je n'ai jamais entendu la forme de féminin ; assez fréquemment, dans la I^{re} génér., *slò(ç)*, *sêlò(ç)* masc. plur., qui ont été perdus par la deuxième.

On a l'occasion d'entendre des formes *ȳlò*, *ȳlà*, *ȳle* « celui-ci, ceux-ci ; celle-ci, celles-ci », ou « celui-là, etc. », avec une insistance particulière. Normales à Bettant, et toute la région au delà (dont Jujurieux et Cerdon), elles doivent être considérées comme des archaïsmes individuels ou des imitations conscientes du parler voisin.

Neutre : *sê* « ceci, cela », accentué.

s « ce », régime, dans les incidentes du type « ce m'a dit » (F. Brunot, *Hist. de la l. franc.*, III, 198-9), encore employées, par quelques femmes surtout, en particulier F. Quinson, dans la I^{re} génération ¹.

Pour exprimer l'idée de « celui (de.. que... etc.) », on emploie, devant la préposition *de*, l'article (cf. *supra*, p. 12) ; devant cette préposition ou d'autres, *a* en particulier expri-

1. Il est très curieux de constater que cette tournure donne, comme dans la 2^e moitié du XVII^e siècle, l'impression du « burlesque ».

mant un rapport d'appartenance, ou devant une relative les pronoms ci-dessus.

Ex. *sê* (ou *s*) *ke-t-â fê, nò mēzērō* « ce que tu as fait, nous [le] mangerons » (I^{re} génér.).

« en » pronom se présente sous trois formes.

ē : *prê-ž-ē* « prends-en », *s-ē fâre* « s'en faire ».

nē : à l'initiale, *nē y-é prau* « j'en ai assez », en position intérieure, surtout pour éviter un hiatus (ce qui n'est pas une nécessité) *e fô nē melre, i no nē parlâve* « il nous en parlait ».

n : *e-n-a* « il y en a », *i -n-amasâvâ* « ils en récoltaient », *n-sê-rê* « je n'en sais rien ». (C'est la forme rapide de *nē*.)

« y (à cela) » : *i* + cons., *y* + voyelle.

Cette deuxième forme ne doit pas être confondue avec *y* consonne de liaison. Dans *e-y-a* : « il (neutre) a » *y* n'est pas l'adverbe.

Cf. *nôž-ô-y-arô* « nous l'aurons ».

yaute ke ma vêsta, i-y-e « où est-elle, ma veste ? »

IV. Relatif.

§ 30. Forme unique : *ke* « qui, que » (*e* élide devant voyelle), inaccentué.

La forme est à peine accentuée dans les expressions de forme proverbiale où *ke* est « celui qui » :

ke-ne-vi-ne-vô « celui qui ne mange pas n'est bon à rien ».

ke rend également « dont » :

la trê ke zôze se sâr « la fourche dont Joseph se sert » (*se sarvi* s'emploie avec *de*) ;

lò mti^a ke ž-é la spesyalitâ « le métier dont j'ai la spécialité ».

aussi avec le possessif :

« (l'homme) dont j'ai acheté le cheval » : *ke ʔ'é aʒetâ so ʒvó*.

Pour exprimer le rapport « à qui » on introduit dans la subordonnée le pronom personnel au datif :

« (l'homme) à qui j'ai acheté ce cheval » *ke li é aʒetâ su ʒvó*.

Adverbe relatif.

« ... où il est » *iki* ou *ya* *ke l-e*.

« l'année, où » *la séʒô ke* . . .

V. Interrogatif et exclamatif.

§ 31. « Qui ? » « Avec qui ? » *kwi ? Avwé kwi ?*...

« Quoi ? » « Pourquoi ? » *ke ? parke ?*

Employés avec la particule interrogative *te* :

**kwi te ke l-a dí ?* « qui est-ce qui l'a dit ? »

parke te ke vò vò maryâ pâ ? « Pourquoi est-ce que vous ne vous vous mariez pas ».

« Lequel, lesquels ? » *lò kâlò ?*

« Laquelle, lesquelles ? » *là kâlà, le kâlè ?*

« Quel—le » *ké* + cons., masc. et fém., sing. et plur.

kez + voy., masc. et fém. pluriel.

La forme francisée *kel* s'emploie exclusivement dans *kel-azò, kel-aura* « quel âge, quelle heure ? ».

On emploie enfin la forme pronominale : *lò kâlò, la kâlà*, ou *lòké, lâké, léké*, qu'on fait suivre du substantif et de la particule interrogative.

Au sens exclamatif plutôt qu'interrogatif, mais toujours avec une intention comique, on emploie, parfois, de plus en plus rarement : *kêlò, kêlà*, avec la nuance « quelle espèce de ». *kêta vya !* « quelle vie ! » donne l'idée d'un désespoir comique. Cette forme est très usuelle à Cerdon (cf. Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, III, § 517) et dans le Haut-Bugey.

VI. Indéfini.

§ 32. *ô* « on » est très employé au sens de « nous ».

Il est très souvent remplacé au sens indéfini par la 3^e pers. du plur. : *i ḍyô (ke)* « on dit (que) ». Cf. aussi l'emploi du réfléchi, p. 66 ¹.

nô « personne ».

kârke-ô ² *-ênà* « quelqu'un, -e », plur. *kârke-žô -žène*.

Le féminin *ôkênâ*, emprunté, p. ex. *d-ôkêna sôrta*, est peu employé ; la forme masculine l'est encore moins.

žê (*dě*) « point (de) » est tout à fait usuel *n-ên-é žê*, *pê žê* « je n'en ai point, plus ».

« quelque chose » *kârke rē* ou = *šūaža* :

tô, *tôtà* « tout, -e » ; plur. *tūi* m., *tôte* f.

« rien » *rē* (*de bô* « de bon » ; *âtrô* (plus vieux), *d-âtrô* « d'autre »).

« Certains » : cf. *de mōde k-e-y-a*, *de žor k-e-y-a*, littéralement « du monde, des gens qu'il y a ; des jours qu'il y a ».

1. Noter aussi, chez I : *e-y-a fê bô vyažo* ? « A-t-on fait (avez-vous fait) bon voyage ? ».

2. Parfois (I^{re} gén.) « un quidam » *ô kârkeô*.

CHAPITRE VI

L'ADVERBE

§ 33. *Adjectif et adverbe.*

Sont usités en fonction adverbiale, devant un autre adjectif ou un autre adverbe, les adjectifs suivants :

drai, *vrai*, *grāa*, *frā* (« fort » est absolument inconnu dans cet emploi), qui sont invariables : cf. *brāvo* p. 41.

Avec un verbe on emploie aussi très volontiers la forme adjectivale : p. ex. on ne dira jamais « creuser *profondément* », mais « creuser *profond* ».

Pour « loin » on a la forme *lō*.

La richesse et la variété de ces emplois donne l'impression (confirmée par d'autres parlers) que l'adverbe en *-mē* s'est développé chez nous plus tardivement qu'ailleurs. Ces adverbes se présentent, dans tous les cas, avec la finale *-amē* pour le I^{er} type, *-mē* pour le II^e type d'adjectifs (p. 22-3).

On peut remarquer pour le sens *mēmamē*, fréquemment employé avec *ke*, « et en particulier, et même ¹ ». On est donc fondé à se demander si ce mot ne continue pas maximamente, ce qui convient parfaitement au point de vue phonétique. De toute façon, il peut y avoir, dans ce mot, comme dans le français « mêmement », superposition de deux homonymes.

1. « Pas même » *pā lamē*, abréviation de *slamē* « seulement », employé sous cette forme dans son sens littéral.

Au sens propre on a *brâvamê* « joliment », mais pour indiquer une valeur superlative *brâmê*¹.

§ 34. *Adverbe et verbe.*

Un exemple précieux de gérondif en fonction adverbiale est le mot très usité (en franç. local également) *atênâ* « sans discontinuer (espace et temps), sans désespérer ; à volonté ; en quantité », renforcé souvent, de façon plaisante, par *la bîzi*.

§ 35. *Adverbes composés et locutions adverbiales.*

L'adverbe est renforcé par *to* : *to pyê de* « tout plein de », *totadé* « constamment »..; *bê* : *bê su* « bien sûr », *badé* (= *bê* + *adé*) au sens de « depuis longtemps », et dans la forme, à peu près disparue, correspondant à l'a. fr. *espoir* : *bepai* (*l-e bepai maladò* « il est sans doute malade »).

yore « maintenant » est complété par *-èdrai* « à partir de maintenant », comme **lai* l'a été par *amu*, *ava* pour donner *lâmu*, *lâva*, *lênê* « là-bas, plus avant » (*alâ enê* « aller loin »), complété même par *de lé* « tout à fait là-bas, bien loin ». (Mais *zâ* « déjà » est le plus souvent resté tel quel).

On a un groupe adj. + subst. dans *grā tē*² « longtemps », *lòzâtròka_u* « autrefois » ; *nôsê* « nulle part » qui n'est d'ailleurs par analysé en ses éléments composants (*ne(c) unu-sensu*).

adô « alors » n'est plus usité, dans le parler des vieilles gens, que dans un sens emphatique : *y-e-t-adô ke* « c'est alors que... ».

A l'origine il y a un membre de phrase dans *a dè ka_u*

1. Dans le parler de I : *lê fwiyâve brâvô* « elle courait joliment ».

2. Pour « beaucoup (de) », le patois ne connaît que *grua (de)* pour les choses qui se comptent ; *grâ(de)*, pour celles qui se mesurent en étendue.

(*ke*) « parfois », aussi bien que dans l'emprunt *ptêtre* (*bê*) (*kê*) « peut-être (bien) (que) ».

Des prépositions « peuvent » se surajouter à des adverbes : *dēsi* = de + ainsi, avec déplacement d'accent à l'initiale (dû à l'emphase); *ēsē* « ensemble » est *de per ēsē*, équivalent à « eux tous ensemble », pour parler, p. ex., de personnes qui se sont associées pour faire un travail.

Parmi les locutions adverbiales, les unes sont tirées de verbes (cf. les types « à renonce », p. 15), les autres de substantifs. Au nombre des premières, citons (*ṣai*) *a setō* « (tomber) sur son séant » — cf. le verbe *setā* « asseoir » —, *a boṣō* « la face en avant » — cf. le parasynthétique *aboṣia* « renverser la face en avant », ou « tomber la face en avant » —; des autres : *kovā a larō* « couvrir en cachette »; avec un substantif déterminé « (jeter) pêle-mêle » *a-la-brut-abatwa*¹ (comme des arbres qui ont été abattus sans art). Enfin *senā a pati-avar* « semer, après enlèvement de la récolte et un seul labour, p. ex. le trèfle, aussitôt après la moisson de blé », a signifié littéralement « à (sur) sein [*patia*] vert »². (Pour les expressions tirées d'adjectif neutre substantivé « à plein de », cf. p. 24).

§ 36. *Adverbes de quantité.*

Le chapitre le plus riche en formations anciennes et modernes est celui des adverbes de quantité.

« assez » est *prau(de)*; *asé*, au sens de « pas mal », et non « en suffisance », commence à s'introduire.

gērō s'accommode des multiples sens suivants :

- 1° « peu, guère » : *géro s-ē mākāve* « peu s'en fallait » ;
- 2° — suivi ou non de la particule interrogative *te* — : « combien », dans l'interrogation directe ou indirecte ;

1. Expression synonyme dont j'ignore l'origine : *a la brau* : Ex. : *l-o a mai tot-a-labrau* « il l'a tout jeté cul par dessus tête ».

2. D'ordinaire l'herbe retournée fermente et se tasse dans la terre. (L'expression n'est plus comprise).

3° *pâ gérò* « pas beaucoup », *e n-è rēste pâ prè gérò* ou *prè byè* « il n'en reste plus beaucoup ».

« (un) peu » est (*ô*) *pūa*, fréquemment avec adjectif *ô ptyi pua*, de là *ô ptyòne*, tout à fait usuel en Bresse *ô ptyunè*, disparu maintenant avec le seul patoisant de I qui l'employât. Les expressions locales en faveur pour « un tout petit peu » sont : *na ptya brīzi*, *ô pēti mēlō* ; et surtout *ô séké*, littéralement « un sais quoi ». « Tant soit peu » : *tā sayēpua*.

Un tableau vraiment curieux est celui qu'offre « plus »¹, avec ses formes multiples, sa coexistence et son *modus vivendi* avec *mé*.

Abstraction faite de *totūpyu* « tout au plus », *pyu*, accentué, s'est spécialisé au sens négatif :

nō pyu « non plus », *e n-a pyu* « il n'y en a plus » (à Bettant ; en Bresse : *pâ mé*).

nē vwē pyu « je n'en veux plus » ; ctr : *nē vwē mé* « j'en veux davantage ».

kāt-e-ŋa-pyu, *e ŋ-a mé* « quand il n'y en a plus, il y en a encore ».

Proclitique, toujours au sens négatif, la forme est *prè* : *prēke mē* : (nég.) « plus que moi ».

prè ŋō — « plus personne ».

prè yō — « plus un seul ».

Devant « rien » : *puṛē* (emphatique), *p(ē)rē*.

Il y a aussi invasion des expressions françaises :

d-otā plu ke ; *pluzumwē* ; *ē plus*.

On retrouvera *mé* avec son sens positif :

vka mé la pyēv : « Voilà encore la pluie ! »

te k-e y a mé ? « Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

ōkó mé « encore une fois » ;

enfin dans l'expression « plus... plus... » :

tā mé... tā mé.

Cette spécialisation des deux mots, comparable à la spé-

1. Cf. « plus » du comparatif et superlatif p. 24.

cialisation phonétique « plus », positif — « plu(s) », négatif, comme le prouve le témoignage de Bettant et de la Bresse invoqué plus haut, ne doit pas être très ancienne. J'ai noté d'ailleurs, pour Vaux même, chez un patoisant de la plus ancienne génération : *i ne fã pè rē mé* « il ne fait plus rien ».

§ 37. Affirmation, négation, probabilité.

« oui » *wai* ; « non » *nã*.

Après question négative : *si* et *nã*, renforcés souvent par *ke*. Cf. *bē su ke si*, *bē su ke nã*.

Renforcements : *dãmaya(i)* « dame oui », sorti d'usage ; *mafai wai* « ma foi, oui », souvent abrégé de *wai*, et même prononcé *mãfã*. Les vieillards disent aussi *mafyô*.

La négation *ne*¹ est renforcée par *pã*, lequel peut être exprimé même dans le cas de *ne... plus* : p. ex. *e ʔ a (pã) prē grã* « il n'y en a plus beaucoup » ; et de *ne...que*.

ne se supprime volontiers dans les questions : *vã-t-e pã ?* « cela ne va-t-il pas ? », *ãve-te pã ô tyan* « n'y avait-il pas un clou ? »

rē associé à *ne* est plus fort que *ne.. pã* : *i ne sēfre rē, s-i ne brãle rē* « il ne souffre pas du tout, s'il ne fait aucun mouvement » ; *ne vox etonã rē* « ne soyez pas du tout étonné ».

Enfin on entend très souvent *ne... pã rē* dans des phrases comme *n-i é pã rē pēsã*, qui signifie un peu « Comment se fait-il que je n'y aie pas pensé ? », *i n-e pã rē fia'* « il est aussi peu fier que possible ».

La négation implicite, assez souvent exprimée, dans une comparaison, est *nō pã* : « plus que moi » peut se dire *mé ke nō pã me*.

1. La forme simple est employée, au moins dans une expression, par I: *e ne wake (de pasã de mōdo)* « il passe sans cesse des gens ».

CHAPITRE VII

LA PRÉPOSITION

Les emplois variés et souvent très archaïques des prépositions sont un des traits caractéristiques du parler en général, et ils caractérisent également le langage des vieilles gens par rapport à celui des jeunes générations. Il faudrait un long chapitre pour mettre en lumière le détail des faits. Bornons-nous à quelques indications.

§ 38. Un *rapport de lieu* est exprimé de façons multiples.

C'est surtout *a* qui répond à ce besoin : *taṛa a selaṇ* « terre au soleil, en jachère », *vê a ṣāno* « vin sur chêne, c.-à-d. en tonneaux », *ṣābr-a pyā pia* « chambre au rez-de-chaussée », *ēlevā a le vaṣe* « élevé au contact des vaches », (*avvé* dirait plutôt « mêlé aux vaches »); *nò nèn ā pe trai zor a sta vyāda* « nous en avons pour trois jours avec cette viande »; enfin, avec le dégagement insensible de l'idée de but : *e y-a pḍya u vyu* « il y a pitié aux vieux, c'est pitié que d'être vieux »¹.

vā(r), souvent accentué, signifie « vers; chez; à côté de » sans distinction de repos ou de mouvement, ce qui est aussi du fr. loc. Il est très employé avec *pe* : *ṣe vēyo de pe vā lo prā* « je viens du côté du pré ».

Lorsqu'il s'agit de noms de localité, *a* peut être, parfois, remplacé par *ē* : on dit toujours *ē vó*, *ē betā*, où il faut voir

1. Cf. pour ces emplois de *a* et ceux qui ont été donnés plus haut (p. 12) l'article, de M. L. Gauchat, du *Glossaire des patois de la Suisse Romande*, 1924, pp. 26-9.

sans doute une survivance de *ê* au sens de « sur » : bien que, avec les n. de lieux-dits, en particulier, on emploie beaucoup *su* : p. ex. *su romenâ* « sur Romenay », et aussi *su me* « sur mon bien, ma propriété ». On peut remarquer aussi que la préposition *a*¹ peut parfaitement s'élider, donc disparaître : *alâ âbéru* « aller à Ambérieu » (c'est ce qui s'est produit dans « mettre à nom » : *kmê te k-i li ô metâ nō* « quel nom lui a-t-on donné ? »).

ê : cf. *ê kâva, ê šâbra* « à la cave, à la chambre ».

de, per peuvent aussi exprimer des rapports semblables : « à côté » se dit *de fyâ, pe fyâ, ê fyâ*.

Pour marquer la proximité, on a trois expressions qui ne diffèrent, ou plutôt n'ont différé, à l'origine, que par des nuances : *ê fyâ de, du lô de*² [cf. à Bournois *a lô* (Roussey, *Contes*, p. 15, l. 1 du bas ; pas au *Glossaire*) ; à La Bresse (Vosges) *au longe*, « à côté » (J. Hingre, *Bul. soc. philom. vosg.*, XXXIII, p. 203) et le frioulan *donĝe*]] ; *arâ*, avec ou sans *de* (à l'origine à *ras*).

§ 39. Pour exprimer le point de départ dans le temps on a deux prépositions qui peuvent s'employer isolément ou se renforcer³.

dai « dès, depuis » appartient plutôt à la I^{re} génération. Avec des adverbes elle donne *dai sêki* « depuis ce temps », *dai-ŝ-ore* « dorénavant », *daikâ* ? « depuis quand ? ». Avec *ke* : *dai ke* « depuis que ». Dans le parler des générations suivantes *dai* tend de plus en plus à être remplacé par une forme plus longue, favorisée aussi par le français : *daipwé*,

1. Il y a l'article avec « le Saut (Brénaz), Pont (d'Ain, de Chéruy) » *u sô, u pô d-ê...*

2. Noter que cet emploi coexiste avec *lô* « loin » : à La Bresse et à Bournois. Il n'y a pas de confusion homonymique.

3. Cette histoire du renouvellement d'une préposition peut être rapprochée de celle du « renouvellement des conjonctions » exposée par M. A. Meillet dans *Linguistique historique et linguistique générale*, 1921, p. 159 et ss.

qui est préposition, averbe, et aussi conjonction de subordination (lié à *ke*). Comme adverbe démonstratif *daidepwe* signifie « depuis ce temps là ».

pwé apparaît, lui aussi, davantage encore, en fonctions multiples, et est également en régression. La I^{re} génération l'emploie avec un futur dans son sens ancien : *no farō sē pwé*¹ « nous ferons cela ensuite » ; dans une principale précédée de subordonnée temporelle introduite par *kā : kā...*, *i nox a pwédā* « quand..., il nous a alors aidés » ; avec une valeur prépositionnelle : *e-y-é pwé la gaṛa k-e-y-a tā de sēdyā* « c'est depuis la guerre qu'il y a tant de sangliers ». Les trois générations se rencontrent dans l'emploi, mi-adverbial, mi-conjonctionnel de *pwe* « et, puis » en tête d'une phrase. Allongé de *-te*, il donne l'adverbe *pwéte* « tout à l'heure ; il y a un instant ou dans un instant ; ensuite, dans la suite », et, accru encore, *pwétapré* « et ensuite ».

§ 40. L'emploi de *de* est extrêmement riche.

L'origine est très sensible dans :

drā pāpro de bwiya (I) « draps propres, venant d'être lessivés »² ;

d-e sk-e fā mové tē « par suite du mauvais temps » ;

e-y-e d-avarēsi k-i fā sē « c'est d'avarice qu'il fait cela ».

mziā de levā « manger étant levé ».

s k-e-ye (ke) de la sai « (j'ai vu) ce qu'il en est (que) de la soif ».

Idée de prélèvement : *e n-a pā de le mōtre, n-ē n-e pā vvyu de le mōtre* « il n'y en a pas de quoi faire voir, je n'en ai pas vu à faire voir, pas vu trace ».

Noter les états qui se sont trouvés aux différentes

1. En mauriennais, en piémontais « puis » avec un présent suffit à l'expression du futur : cf. Jaberg et J. Jud, *Atlas... de l'Italie et de la Suisse méridionale*, carte 11 ; et *Revue de Géographie Alpine*, XVII, 649.

2. Même expression à Saint-Étienne ; au xvii^e siècle (Veÿ, *op. cit.*, p. 341).

époques de l'histoire du français, ou des autres langues romanes : *e-y-e de târ* « il est tard » (idée de prélèvement) *nê-y-é de bezô* « j'en ai besoin ».

Avec des verbes :

senâ na taŗa de byâ « semer une terre de blé »

se kraire, se pêsâ de « croire, penser, inf. », *tardâ de* « tarder à », *atêdre de.. ke* « attendre pour faire une chose que... avec de plus ou moins indifférent, en opposition avec a dans *i vai a se kôdûire* « il voit assez pour se conduire »¹, *s-avoje a* « faire le vœu de ».

Même avec un adjectif, *de* est employé comme lien d'apposition : *ô rafu de pitoyâbyo* « un vacarme de pitoyable » (I).

§ 41. « par » et « pour ».

Le patois ne distingue pas entre « par » et « pour », mais son unique préposition se présente sous trois formes phonétiques différentes : *per* devant voy. : *per arvâ*, qui peut être d'ailleurs *parvâ* « pour arriver » ; *par* devant consonne : *par mē, -te*, etc. « pour moi », *parķi* « par ici », « environ », mais on dit aussi *pe* (issu de *per* dans des cas où *r* avait disparu, par dissimilation surtout) : *pe le rote, pe taŗa, pe pêdre* « pour perdre, par perdre ».

Cette confusion des deux prépositions a laissé des traces assez visibles dans le français des personnes relativement peu instruites.

§ 42. Outre les prépositions ci-dessus indiquées, nous avons :

dē « dans », *sâ* « sous », *vâr* « vers », *ŗya* « chez », *kôtra* « contre », *av(w)é* « avec », *sē* « sans » ; *upré, avâ, devâ*,

1. Flaubert écrit encore dans *Madame Bovary* (p. 27 dans l'éd. de la Bibliothèque Charpentier, 1909, description de la noce normande) : « quelques-uns... n'ayant pas vu clair à se faire la barbe ».

daña, être, qui peut être renforcé par *-mia* (entre *-mi*) et est alors, comme les quatre précédentes, préposition-adverbe.

ôrmi « hormis », *rapôr à* « à cause de », *a rgâ de* « au regard de, par comparaison avec », *nô pâ de* « au lieu de », surtout devant infinitif et, la plus usuelle dans cette série, *a kôza*, employée sous forme interrogative (synonyme : *parke*), avec *de* comme préposition, et *ke* introduisant une subordonnée.

Mais il faut, comme nous l'avons fait pour les adverbes (cf. p. 42), insister sur la facilité avec laquelle se combinent les prépositions : « tout à coup » *to de per ô kau*.

§ 43. Prépositions-adverbes, préverbes, préfixes.

On peut considérer comme de véritables préverbes (sur la notion de préverbe : cf. A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues européennes*¹, p. 159), les prépositions-adverbes employées en relation très étroite avec un verbe dont le complément est un pronom. Ex. *li fwire devâ, lau kera apré, y alâ kôtra* « courir au devant de lui », « crier après eux », « s'opposer à une chose ». Ces tournures sont plus développées que dans le français populaire qui ne connaît guère que « lui courir... après » (cf. Henri Bauche, *Le langage populaire*², 1920, p. 149) « leur monter... dessus » ; elles le sont moins qu'en provençal moderne (cf. Jules Ronjat, *Essai de syntaxe des parlers prov. mod.*, Mâcon, 1913, § 91 et § 93).

Dans le parler de I il existe un adverbe *ré* « de nouveau » tiré des verbes par décomposition. Ainsi *e vâ nevai-ré* « il va de nouveau neiger », *i sara bē dabâ ré ē vo* « il sera sûrement bientôt de nouveau à Vaux », *z-é fé ré ô truk* « j'ai fait un nouveau truc ». Ces façons de parler sont générales à Bettant, où existe aussi le verbe *fâreré* « répéter une action quelconque »

CHAPITRE VIII

LA CONJONCTION

§ 44. *Coordonnantes.*

e « et » ; ou *pwe*, beaucoup plus employé, comme simple liaison.

Il n'est pas toujours exprimé dans les locutions du type « derrière-devant », « en haut-en bas ».

ni, mé, u (renforcée parfois par *bê*), *dô* (I^{re} gén.) -*dôk* (générations suivantes).

« car » n'est pas employé. La locution *e ŋ a ni de si ni de kâ*, commune à l'a. fr. et à l'a. prov. (*Mystère de Saint Pons*, 1967), au sens de « il n'y a pas à ergoter », ne prouve pas qu'il l'ait été : la formule peut simplement avoir été empruntée.

partâ « pourtant » (Bettant *prêtâ*) est adversatif, comme *spêdâ*, mais ils ne se placent guère en première place.

Subordonnantes.

La plupart sont empruntées au français : *tâdiske*, ou, plus fort, *du tē ke*; *paske, a kôza ke, pe lo moyē ke* « pour cette raison que » ; *d-abâ ke a*, conformément au simple, le sens de « aussitôt que », mais aussi celui de « dès l'instant où, puisque » ; *kmē ke* « de quelque façon que », *kôm kwa* « comme quoi » (très usité).

māke « pourvu que » (surtout chez I) est de plus en plus remplacé par l'expr. française.

« pourquoi », dans l'interrogation indirecte, p. ex. « tu

ne sais pas pourquoi je suis venu », est, le plus souvent, « parce que » *pske*.

ke remplace un autre subordonnant déjà exprimé dans les mêmes conditions qu'en français.

§ 45. *Parataxe*.

Le patois évite souvent la subordination : *lò şvó li mârşerã su lo vêtre, i ne se derêxerã pâ* « les chevaux lui marcheraient sur le ventre, ils ne se dérangeraient pas ».

CHAPITRE IX

LE VERBE¹

A. GÉNÉRALITÉS²

§ 46. I. Les types d'infinitif.

- I. A. *şâtâ* « chanter »,
B. *şasia* « chasser »,
C. *seye* « faucher », *zôye* « jouer », *şareye* « charrier » ;
kôtinue « continuer » ;
- II. *vêdre* « vendre », *sêtre* « sentir », *mêtre* « mentir »,
repêtre « repentir » ;
- III. *devai* « devoir », *rsevai* « recevoir » ;
- IV. A. (inchoatif) *fêni* « finir » (et *fênaitre*), etc. ;
B. (non inchoatif) *êpyi* « remplir », *drêmi* « dormir »,
etc.

1. Le régime des verbes ne donne lieu qu'à une seule remarque qui peut être consignée ici. Il est en principe le même qu'en français. Toutefois *édâ* « aider » est employé toujours avec le datif, et *êpaşia* « empêcher » a exactement la même construction : régime au datif, infinitif précédé de *a*, soit « aider à qn à faire qch., empêcher à qn à faire qch. ». Le régime pronominal de *fâşia* « fâcher, faire de la peine à qn, lui être pénible » est également au datif : peut-être le mot s'est-il substitué à l'équivalent de a. fr. « grever », très usité en Bresse sous la forme *grêvô*. Ce mot me paraît en être à Vaux au point où il en était en France au début du XVII^e siècle : cf., avec le *Lexique* de Malherbe, les observations de M. F. Brunot, *Histoire...*, III, 525 ss. ; IV, 943.

2. Nous n'avons pas enregistré les formes verbales du patois passées dans le français régional pour cette raison décisive que, dans ce cas, c'est le degré d'instruction de chacun qui est le facteur essentiel, donc très variable. Nizier du Puitspelu, dans *Le Littré de la Grand'Côte*, Lyon, 1894 (réimpr. 1926), a généralement noté les formes conservées par le français de Lyon.

OBSERVATIONS.

I. Dans la catégorie A figurent un certain nombre de verbes qui, dans la région lyonnaise, dombiste et bressane appartiennent à la catégorie B: *édâ* « aider », *gétâ* « regarder », *vivédâ* « vider », *zètâ* « essaimer », etc.

La désinence *-â* peut disparaître par élision: *sařôřâno* « scier un chêne » ($\bar{o} = \bar{a} + \bar{o}$); *m-édameye* = *m édâ a ameye* « m'aider à mettre (mes gerbes) en meule ».

II. *-re* est réduit par dissimilation à *e* dans *prêde* « prendre ».

IV. A. Cinq verbes seulement ont une double forme d'infinitif: « finir », « fournir », « garnir », « guérir », « moisir »;

B. Parmi les verbes en *-i*, un assez grand nombre, au témoignage des parlers voisins, et de l'étymologie, proviennent de I B. Ex: *balî* « donner » (le Reg. des Thoire-Villars, *Arch. Côte-d'Or*, B 8240, XIV^e s., a, à trois lignes d'intervalle (f^o 134 v^o, col. 2), les part. passés *ballia* et *bally*), *marři* « marcher », *pèři* « piler, écraser (du sel, du sucre) » **pinsiare* (à Cerdon: *pêje*), *purři* « purger », *rwaimi* « ruminer », *sèsi* « sucer », *tardi* **tardicare*¹ (avec *d* pour *đ* primitivement au participe passé: cf. *Phénomènes généraux*, chap. IV, p. 250-2).

Le verbe *vvêtri* « se dégrener (d'un épi trop mûr), se répandre (d'une pâte trop liquide) », d'origine obscure, a parfois une forme d'infinitif en *ia*, mais son participe est toujours en *-a*.

Autres doublets d'infinitif: *metre* et *metâ*² au sens de

1. Dans le Haut-Bugey, aux abords de Nantua, « recevoir », « pleuvoir », « neiger », etc., sont également passés à *-i*. Je saisis l'occasion qui se présente à moi de faire connaître que le témoin interrogé par Edmont, un cafetier, du nom de Duport, à Brion (ALF 926), était en réalité du village voisin de Port, et que les formes données par lui sont du patois de Port.

2. M. A. Thomas, par note manuscrite, me suggère d'expliquer *metâ*

sôtre et *sôrti*, *nêtre* et *nâsi* « naître » f., *fôtre* « foutre, lancer avec force » et *fôtâ* « jeter ».

§ 47. II. *Participes, et adjectif participial.*

Participes :

Présent ¹ :

șât-ă, șàs-ă, sey-ă

vêdă, sêt-ă ²

devă

j(ê)n-aisă

êpyă

Passé :

șât-ă, șàs-ă, sey-ă, șăreyă

au féminin pluriel *șătê-, șàs-ê*. etc...

vêd-u ³ (I^{re} gén.), *-u* (II^e et III^e), fém. *wa* ou *îwa* (sg.),

îwe (pl.); *sêlu(u)*, etc.

devu (*du* + infinitif), *rsu*, fém. *rswa*.

fni, fém. *fnyă*.

par l'influence de « *būtă* (?) ». Cette explication est incontestablement juste : *būtă* a existé à Vaux, puisque nous avons encore l'expression « à cha boutées » au sens de « par à-coups » (cf. p. 30). Dans d'autres régions il y a eu non pas continuation, mais mélange des deux types « mettre » dont la vie est plus ou moins précaire, et « bouter », qui coexiste avec lui, et tend à envahir toute la conjugaison : cf., dans les Vosges méridionales, la carte 494 de M. O. Bloch, et, dans cette région, en ce qui concerne le parler de la Bresse, les observations de Hingre, *Bull. soc. philom. vosgienne* (1908), p. 215 : *mate*, est usité seulement à l'infinitif et au part. passé, *ma*, *masse*, « il se substitue son synonyme *bôta* pour le reste de la conjugaison ».

1. Le gérondif s'emploie dans la I^{re} génération sans préposition : *i desêdăve fwiyə* « il descendait en courant » ; plus fréquemment, dans la II^e génér., *a gră fwiyə* « en courant très fort ». Cf. enfin, dans la I^{re} génér., l'expr. *a dyu êdă* « avec l'aide de Dieu ».

2. *vêdămia* « vendanger » (inf.) a régulièrement *-ă*, mais aussi *-yă*.

3. *fôtre*, part. passé *fôtyu* (cf. p. 58).

§ 48. *Accord du part. passé.*

Il s'accorde seulement au féminin, avec le verbe « être » : Vaux (d'une femme) : *ze sai garya*, mais Vaux-Fevroux *gari* (cf. *Pronom*, p. 30). Dans le verbe réfléchi, Vaux et Vaux-Fevroux disent également *ze me sai gari*.

§ 49. *L'adjectif participial.*

L'adjectif participial est très employé. Le nombre des formes est cependant limité. Dans le parler voisin de Cleyzieu il a, à la 1^{re} conjugaison, complètement éliminé le participe passé à finale accentuée. A Vaux, la distinction entre les deux formes est très nette, aussi bien pour la forme elle-même que pour le sens.

Comparez par exemple :

la vaši a krevâ « la vache a crevé » (action passée)

sai krevâ de fâ « je suis crevé de faim », participe au sens adjectival, mais, l'état n'a rien de définitif ;

na bėyi křeva « une bête crevée, une charogne » : état définitif.

vka la sâ vėsè de p̄asa : l-et-aitâ bē dabâ pasâ « voilà la Saint-Vincent de passée : elle a bien d'abord été passée ».

Voici une liste des adjectifs participaux les plus employés¹ : *abadò* « lâché, détaché (animal, eau) » ; *ašesi* et *agòia* « tarie, à sec (d'une vache qui n'a plus de lait) », *arètò* « qui est arrêté (d'une montre...) », *ed̄yādò* « irrégulièrement cassé, brisé [cf. *kasò*] (d'une branche sous l'effet de l'orage) », *eskētò* « esquiné, éreinté », *ēfyò* « enflé », *fyàpò* « flétri, fané », *gātò* « gâté », *gōfyò* « gonflé », *mōtò* « monté (d'un outil, d'une machine...) » et son contraire *demōtò*, *pasò* « qui est passé », *peši* « dont le brou se détache

1. Cf. Puitspelu, *Sur une dérivation populaire du participe passé*, *Revue des Patois*, I (1887), 214-5, et Speich, *Das Verbaladjektiv im Französischen*, dans *Z. f. r. Ph.*, XXXIII (1909), p. 177-322.

facilement (noix) », *pôpô* « gonflé, météorisé (d'un animal) », *trêpô* « trempé (soupe), tout mouillé », *ñxô* « usé, à bout de service », *vêdaimi* « qui a été vendangé (d'une vigne) » ; avec une nuance un peu burlesque, *fyôlô*, du verbe *se fyôlâ* « s'enivrer ».

Sauf l'avant-dernier, ces mots sont employés dans le français populaire, en particulier par les enfants de la III^e génération qui entendent journellement le patois sans le le parler eux-mêmes. Ex. : « La vache qui est abade ! » ; « Il était fiole (= pris de boisson) »¹.

§ 49 *bis*. Il peut être intéressant, bien que la présente étude n'ait pas un caractère géographique, d'apprécier, pour un exemple particulier, l'extension dans notre domaine d'un adjectif participial très usuel.

Choisissons le mot de Vaux *fyâpô-a* « flétri ; fané ; mou, p. ex. d'une mamelle vidée ; employé également au figuré ». Au Sud de Vaux, à Crémieu (Isère) on a, d'après P. Guichard, *flapo*. Le mot correspond au verbe *fyapi*, inch. ou non, « flétrir, se faner » (cf. J. Jud, RDR, II, 119).

Nous avons relevé le mot à Cerdon et dans le Haut-Bugey *flappo* ; en Bresse, de Viriat *lapu* (verbe *lapi*) à Replonges *êlâpo* ; aux Houches, près Chamounix, Puitspelu l'a signalé

1. Ce besoin de distinguer le participe passé « adjectif » du participe à valeur verbale, qui se manifeste de la même façon que chez nous dans des parlers voisins de la région franco-provençale, par exemple et surtout dans les Vosges (cf. O. Bloch, *Les parlers des Vosges méridionales*, 1917, p. 231 et la monographie citée p. 27 de Hingré), a trouvé une expression très particulière dans un patois de l'Isère franco-provençale, celui de Serres-Nerpol, canton de Vinay, près Saint-Marcellin. Dans cette localité, d'après mon élève, M. Georges Blache, les trois verbes « acheter », « planter », « semer » ont, surtout au féminin pluriel, deux formes de participe passé : l'une, continuant régulièrement -atas, en -ê, l'autre, continuant -atîci as en -êsé. La première est employée dans, p. ex. « Les noix sont achetées, les salades sont plantées, semées », la deuxième dans « Ce sont des noix achetées, des salades plantées, semées ». Au singulier on a aussi, mais moins fréquemment peut-être, à côté de *actâ*, *plâtâ*, *sêmênâ*, les adjectifs *actêsa*, *plâtêsa*, *sêmênêsa*.

dans la région Sud-Ouest de Lyon, Chabert à Létra (*çlapo*) ; Fenouillet dans le Chablais sans doute, Humbert à Genève, M. O. Keller à Certoux (*flâp*) et il se rencontre aussi dans le pays de Gex, plus au Nord enfin, et plus à l'Est ; cf. *FEW*, II, 399 b.

D'autre part, Constantin-Désormaux ne le signale pas (dans la région de Thônes), W. Pierrehumbert ne le connaît pas à Neuchâtel. A Saint-Étienne (Loire) nos auteurs ne le mentionnent pas, et je ne l'ai pas obtenu dans une enquête rapide faite dans la région de Saint-Symphorien-de-Lay (Loire).

Ainsi on voit le mot émerger un peu partout dans notre domaine. Mais son aire ne forme pas une nappe continue. Il traduit ainsi d'une façon curieuse une tendance générale de nos parlers, mais il en manifeste aussi l'individualisme.

§ 50. III. *L'indicatif présent.*

I	<i>ze</i>	<i>şâl-ò</i>	<i>şàs-ò</i>	<i>sëy-ò</i>
	<i>te</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i> (interr. <i>şâtetu</i> ?)
	<i>i(le)</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>
	<i>nâ</i>	— <i>ò</i>	— <i>ò</i>	— <i>ò</i>
	<i>vâ</i>	<i>şât-â</i>	<i>şàs-îa</i>	<i>sëy-îa</i>
	<i>i(lë)</i>	<i>şât-ò</i>	<i>şàs-ò</i>	<i>sëy-ò</i>

II	<i>vêd-ò</i>	<i>dâiv-ò</i>
	<i>vê</i>	<i>dâi</i>
	<i>vê</i>	<i>dâi</i>
	<i>vêd-ò</i>	<i>dâiv-ò</i>
	<i>vêd-îa</i>	<i>dev-îa</i>
	<i>vêd-ò</i>	<i>dâiv-ò</i>

III	<i>f(ë)n-âisò</i>	<i>ëpy-ò</i>	
	<i>f(ë)n-âi</i>	<i>ëpy-e</i>	(interr. <i>drumetu</i> ?)
	<i>f(ë)n-âi</i>	<i>ëpy-ë</i>	(interr. <i>drumeti</i> ?)

<i>f(è)n-àisô</i>	<i>ēpyô</i>
<i>f(è)n-àisîa</i>	<i>ēpyîa</i>
<i>f(è)n-àisô</i>	<i>ēpyô</i>

Remarque. — Dans le type « vendre » un verbe, *fôtre*, a les désinences 1 sg. -yo, 1 et 3 pl. -yô, au moins aussi usitées que les désinences ci-dessus. Les désinences -yo -yô -yia sont les seules usitées à Bettant (Est de Vaux) et Leyment (Ouest de Vaux). (On dit d'ailleurs aussi *m-ê fô* « je m'en fous ».)

Expression du pronom sujet. — Le pr. sujet est toujours exprimé quand il est seul avant le verbe ; il ne l'est pas, en principe, à la 1^{re} sg., quand le verbe est précédé d'un autre pronom proclitique ou de la négation *ne*.

IV. Le subjonctif.

§ 51. Premier type.

<i>ke xe</i>	<i>şâtô</i>	<i>şàsô</i>	<i>vêdô</i>	<i>f(è)naisô</i>	<i>ēpyô</i>
— <i>tě</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>
<i>k-i</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>	— <i>e</i>
<i>ke nò</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>
<i>vò</i>	— (y) <i>â</i>	— <i>yâ</i>	— <i>yâ</i>	— (y) <i>â</i>	— <i>â</i> (rares)
<i>k-i</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>	— <i>â</i>

Deuxième type.

şât -îsô, -îse, -îse ; -îsâ, -îsâ, -îsâ.

şàs-îsô, etc.

vêd-îsô, etc.

fn-âisisô -âisisê (2, 3) ; -aisîsâ (1 et 3 pl.), -âisisâ (2 pl.)

Il n'y a pas, entre les deux types, le rapport d'un temps présent à un temps passé. Ils sont à peu près interchangeables, et indifféremment employés. Peut-être y a-t-il une

régression, mais très faible, du deuxième type dans les jeunes générations.

Ex. : *k-i se kaizisā d-abā, pwetapré no varō* « qu'ils se taisent d'abord, puis après nous verrons ». Le témoin (2^e génération) répète : *wai, k-i se kaizā* « oui, qu'ils se taisent ». La deuxième forme, plus brève, a été sentie comme plus impérative.

fa la salada, ke nò gotisā « fais la salade, que nous dinions ».

Johanny Quinson et sa femme emploient parfois, peut-être une ou deux fois sur dix, concurremment avec la forme en *-iso* une forme *-aiso*, conservée par les patois voisins de l'Est. C'est donc que la forme en *-iso* s'est étendue à date récente (favorisée par les parfaits en *-i*).

D'autre part la vitalité, dans le parler limitrophe de Souclin¹ — et aussi dans la plupart de ceux du plateau, jusqu'à Ordonnaz et Innimont, — du subjonctif présent « si caractéristique des textes français et franco-provençaux de l'est et du sud-est » (A. Thomas, R., XXXIX, 107²), indique que le subjonctif du type I est à Vaux d'introduction récente.

V. Le futur et le conditionnel.

§ 52. Futur.

{ *ṣāt-ārāi, -ārē, -ārā; -ārō, -ārē, -ārō*
 { *ṣas-rai -ré -rā; -rō, -ré, -rō*

1. P. ex. « qu'il la bine ! » *k-i la binē*.

2. Cf. W. Meyer-Lübke, *Gram. d. R. Spr.*, II, § 146; Devaux, *Essai*, p. 139; E. Philippon, R., XXX, p. 283; Veÿ, *Le dial. de St-Etienne*, p. 239-244; et, en dernier lieu, Oscar Keller, *La flexion du verbe dans le patois genevois*, Genève, 1928, p. 128 et ss., avec l'ensemble des faits, et une bibliographie qui n'omet, je crois, que l'article ci-dessus, concernant le bourbonnais, de M. Thomas. [aussi P. Fouché, *Le verbe français*, 1931, p. 35 ss.].

vēdr-ai, etc.

devr-ai

{ *f(ē)n-aitrai*

{ *rēpyēr-ai*

On emploie aussi, mais beaucoup moins souvent que dans la Suisse Romande, une forme périphrastique. *i nē vu pā tardi* « il ne tardera pas » ; quelquefois dans le français local « il *veut* pleuvoir ».

Remarques.

I. Dans les verbes à alternance, cf. *pārlarai*, *puartarai*, c'est la voyelle accentuée du radical qui est représentée, en sorte que le futur paraît formé sur le thème du présent et non sur celui de l'infinitif (Cf. Ch. Nyrop, *Gr. hist. de la l. fr.*, II, § 216, 1^o et F. Brunot, *Hist. de la l. fr.*, II, 364). Toutefois, la voyelle n'étant pas, dans ce cas, accentuée, elle est beaucoup plus relâchée ; la diphtongue tend à devenir croissante, et l'on peut s'y méprendre.

II. Faits de dissimilation : inf. *sarvi* « servir », fut. *savrai* (comme *módre* « mordre », *módrai*...) ; *sórti* (ou *sótre*), fut. *sótrai*.

III. Chute de consonnes. *l(ē)* est tombé dans *barai* « je donnerai » de *balī* ; cf. impératif *bàme* pour *bal-me*, qui peut s'entendre dans le parler lent. *vèria*, *tèria* ont *vīrai*, *tīrai*.

Ces remarques s'appliquent également aux formes de conditionnel : elles ne seront pas répétées.

§ 53. Conditionnel (présent) :

{ *šāl-ārē*, -*ārā*, -*ārī* ; -*ārā*, -*ārā*, -*ārā*

{ *šas-rē*, -*rā*, -*ri* ; -*rā*, -*rā*, -*rā*

vēdr-ē, -*ā*, -*i* ; -*ā*, -*ā*, -*ā*

devr-ê, etc.

f(ê)n-aitrê, etc.

A la 3^e pers. du sing. on entend parfois une forme en *ê* (comme au parfait) : deux fois sur dix environ, chez M^{me} Q. ; sa fille prétend dire toujours *i*. La forme en *ê* est celle de Bettant et de Cleyzieu.

Conditionnel passé :

A côté de la forme périphrastique *z-ârê şâtâ*, on emploie aussi, presque exclusivement dans la première génération, l'imparfait du subjonctif qui est aussi le mode de la proposition subordonnée :

şê z ê n ûso bezô, lô gardîso « si j'en avais eu besoin, je l'aurais gardé »

s-i lô şêprêyîse, i lô tûise tûi dô « s'il les avait surpris, il les aurait tués tous deux ».

Très vivaces encore dans la deuxième génération, ces tournures tendent à disparaître dans la troisième.

VI. L'imparfait de l'indicatif.

§ 54. Premier type.

1 *şât-âvò* *şas-âvò* *sey-âvò*

2 — *âve* → — id. id.

3 — *âve* → — id. id.

4 — *âvâ* → — id. id.

5 — *âve* → — id. id.

6 — *âvâ* → — id. id.

(avec *â* accentué en principe)

Ces désinences sont aussi celles des trois autres types d'infinitif.

vêd-âvò, etc.

dev-âvò, etc.

fên-ais-âvò, etc.

êpy-âvò, etc.

La troisième génération de patoisants ne connaît pas d'autre imparfait que ceux-là. Il existe cependant, dans la deuxième et surtout dans la première, un deuxième type d'imparfait.

§ 55. *Deuxième type.*

- | | | | |
|---|------------------------|--------------|------------------------------------|
| 1 | <i>šāt-è</i> | } rare | <i>šasè, vèdè, devè, fnaisë...</i> |
| 2 | — <i>è</i> | | |
| 3 | — <i>è</i> | moins rare | |
| 4 | — <i>vā (iā ou iā)</i> | moins encore | |
| 5 | — <i>yā</i> | | |
| 6 | — <i>yā (iā ou iā)</i> | comme 4. | |

Le deuxième type d'imparfait est plus répandu avec les verbes des types d'infinitif II, III et IV.

§ 56. *Un dédoublement anormal de l'imparfait.*

Certains patoisants de la 1^{re} génération emploient volontiers un type mixte. Le représentant de cette génération dont le parler est le plus archaïque emploie pour « chanter » et pour « vendre » :

au singulier des formes en *-āve* ;

au pluriel :

šāt(i)yā, šātlyā, šātāvā
vèd(i)yā, vèdyā, vèd(i)yā.

Dans les parlers voisins de Bettant, de Cleyzieu et de Souclin l'état est sensiblement le même.

Il résulte, on le voit, d'un conflit de formes : celles en *-āve*, propres autrefois aux verbes de I, se sont étendues à II, III, IV. Celles en *-ia*, normales dans la deuxième catégorie, se sont infiltrées aussi dans la première, au pluriel sans altération bien sensible ; mais au singulier, elles ont ouvert la voie aux formes françaises.

Une spécialisation sémantique a tendu, un instant, à

mettre de l'ordre dans ce chaos. Voici, à cet égard, des phrases caractéristiques. *l-alè vò trovâ, justamê x-i alâv -etò* « il allait vous trouver (simple indication de *concomitance*); justement j'y allais aussi (indication de *durée* : j'étais en train de) »;

(D'un chanteur): *i la şătè bē byê, su ke la şătâv* « il la chantait bien bien, celui qui la chantait » (= toutes les fois qu'il la chantait [la forme pleine insiste], il la chantait bien) ;

i feyè ski volâv « il faisait ce qu'il voulait » ;

şe kreyâv ke t-alè no bali lò kâfé « Je croyais que tu allais nous donner le café » (la forme longue avec *alâ* aurait juré avec l'impatience réelle du sujet qui attend « en patience »).

Enfin l'imparfait *bref* a tendu à devenir le temps des subordonnées conditionnelles :

s-e feyè dô zor bô, ô n-ê ramâsari atnâ « s'il faisait deux jours bon, on en ramasserait sans désespérer » (II^e génération) ¹.

VII. Le parfait.

§ 57. C'est un temps très vivant ². Il est employé dans le même sens, et aussi avec les mêmes fluctuations que dans le français classique (cf. F. Brunot, *La pensée et la*

1. Je n'ai pu, malheureusement, étudier au point de vue indiqué ici l'état du parler limousin de Cussac (Haute-Vienne) qui, d'après M. A. Thomas (*Rom.*, XXXIX, p. 114) étudiant les *Contes limousins* de Denis Roche, Paris, librairie nationale [1909], présente à la 1^{re} conjugaison une contamination semblable de formes d'imparfait. Dans le domaine franco-provençal l'examen que j'ai fait des deux volumes (Isère) de l'enquête Clédat (cf. *Revue des Patois*, I, 5 et ss.) me permet de croire que, malgré le peu de consistance de ces documents [cf. *Phénomènes généraux d'évolution phonétique*, p. 95, n.] dans la région au Sud de Vaux, jusqu'aux abords de Grenoble, on retrouve les mêmes faits.

2. A la différence de ce qui se passe en Provence, les patoisants qui emploient ce temps avec le plus de spontanéité ne s'en servent jamais quand ils parlent français. L'usage qui en est fait, en patois, répond

langue, 1922, 473-4). Dans un récit, sa forme brève le rend plus apte que la forme périphrastique à exprimer une action à rapide. Une série d'actions se succédant à bref intervalle ne s'accommoderait pas du tout du passé composé. Même dans un passé récent la forme simple de parfait est de mise. Ex. *travaliarò vò byē yēr asai ?* « travaillâtes-vous bien, hier à soir ? ». Mais cet emploi reflète plutôt le parler de la première génération.

Les formes :

ṣāt-i, -i, -i ; -īarā, -īarā, -īarā

ṣas-i, etc.

vēd-i, etc.

dev-i, etc.

f(ē)n-ais-i

ēpy-i.

Remarque. — A. Bettant et Cleyzieu la 3^e sg. est en *-ē* : cette forme s'entend à Vaux. F. Quinson l'emploie une à deux fois sur dix (de même qu'elle emploie, parfois, la même personne en *ē* du conditionnel).

VIII. L'impératif.

§ 58.

2 *ṣāt-ā ṣāsi-ṣāsdō* « chasse donc ! », *kaiste* (= *kaizi + te*)

1 pl. *ṣāt-ē ṣāsā*

2 *ṣālā ṣāsīa -ṣasyādō*

kaizīavò

2 *vē*

fnai

ēpyi drāmi

1 pl. *vēdē*

fnaisā

2 *vēdīa*¹

fnaisīa

ēpyīa drēmīa

très nettement à celui qui apparaît dans des textes « classiques » du franco-provençal moderne : les *Mélanges Vaudois*, de Louis Favrat, Lausanne, 1894 ; les *Contes de Jean-Pierre*, de Louis Mercier, 2 vol., Lyon, 1928 (patois de Coutouvre, Est de Roanne, Loire).

1. Cf. *vēdyā-γ-ó* « vendez-le (neutre) », avec *γ* de liaison.

Comparez les formes exhortatives :

ṣātē nā ? etc., qui s'emploient très fréquemment à la première personne du pluriel.

IX. Les temps composés et surcomposés.

§ 59. *Les temps composés* sont les mêmes qu'en français.

En ce qui concerne le choix de l'auxiliaire, les verbes de mouvement ont une tendance à s'employer avec « avoir » ; p. ex. *ṣai* « tomber », *fwire* « courir », *saḷi* « sortir », *ētrā* « entrer », *pasā* « passer ».

ētre s'emploie avec lui-même ¹.

Les formes surcomposées sont extrêmement usuelles : *vo l-ā bē yaṁ koṇu !* « vous l'avez bien eu connu ». Il s'agit d'un passé considéré comme aboli, mais dont il reste cependant quelque chose : c'est donc une valeur intermédiaire entre le passé composé, dont la valeur *actuelle* est très accusée, et le parfait, qui appartient tout entier au passé.

kā xē l-e yaṁ vṽu « quand je l'ai eu vu »... (Le récit se poursuit avec des passés composés qui vont aboutir à une conclusion présente).

Na fai ke le s-i fu mai « une fois qu'elle s'y fut mise » a été repris, une fois, par *le s-i e-t-aītā mai*, sans doute parce que, même dans un récit tout entier dans le passé, le sujet avait conscience des suites de cette action.

1. Pas de trace de « je suis eu », que j'ai recueilli à Cerdon au sens de « je suis allé, je me suis trouvé (à un endroit) » ; et qui s'étend, comme on sait, jusqu'à Bournois (Roussey, *Gloss.*, XLV *i sô èvu*). En Suisse : cf. L. Gauchat, *sono avuto* in *Scritti vari di Filologia, Mélanges Monaci*, 1901. En prov. ancien : E. Wehowski, *Die Spr. der Vida... Doucelina*, 1910, 117-120 ; en prov. mod. : J. Ronjat, *Essai...* § 127. A l'époque ancienne, la périphrase ne se trouve pas dans le *Code*, ni dans les *Comptes cons. grenoblois*, mais dans un texte de la même région de 1302 (publié par M. L. Royer, *Rev. Phil. fr.*, XXXV, p. 156).

X. Verbe pronominal.

§ 60. Indic. prés.

(de-ze) me pîn-ò m-àsèt-ò je me peigne, m'asseois.
 te te pîn-e
 nò nò pîn-ò sètò

Impératif.

pîn-àte sèt-àte
 pên-ênò sèt-ênò
 pên-âvò sèt-âvò

Passé composé.

me sai pênâ, setâ, pròmênâ,
 nò sô pròmênâ (ordinaire, au lieu de nò nò sô)
 vòx ête — (id. vò vò zêtê)

Noter, sans accord du part. passé :

le s-i e mai, s-i sô mai « elle s'y est mis, elles s'y sont mis »

Voici une liste de verbes pronominaux intransitifs les plus employés : *s-aprêdre* (a + inf.) « apprendre, par un apprentissage plus ou moins laborieux », *se kraire* et *se pēsâ*, le premier avec la nuance d'imaginer, le deuxième souvent au sens de s'aviser, *s-édâ* « prêter la main à d'autrui », *se bauzia* « se bouger », *se drêmi* « se coucher », *se salî* (p. ex. *zdu wa*) « se retirer (du jeu) », *s-eklatâ* (de rire), *s-avortâ* « avorter (animal) », *se mākâ* « faire une faute », *se șesia* « sécher », *s-ogmêtâ*, *se diminue*, *se bésia* (p. ex. d'un malade), *s-êgrésia*, etc.

On notera enfin, dans le parler de la I^{re} génération, des tournures comme les suivantes (avec des verbes impersonnels) : *e se riyâve ! comme on riait !* », *e se nê șeyâve !* « comme il en tombait ! », et, avec le même *n* de liaison devant *ê* : *e se nê mākê pâ de byê* « il ne s'en manque pas de bien ».

XI. Remarques sur la conjugaison inchoative.

§ 61. Les verbes de type inchoatif sont beaucoup moins fréquents qu'en français :

Sont inchoatifs : *gari*, *nori*, *muzi* « moisir », *ai* (1 ind. pr. *ayaiso*) « haïr ».

Ne sont pas inchoatifs : *avarti*, *étabyi*, *sūwēzi* « choisir », etc.

Beaucoup de verbes ne sont qu'à demi-inchoatifs, ou sont flottants : p. ex. *garāti*. La 1^{re} génération ne fait pas inchoatifs les v. du type *akorsi*, *adausi*, *afaiby*, *agrādi*, *aryōdi*, *epesi*, (mais pour ce dernier, les formes en *-ai* sont, même chez I, assez fréquentes).

grosi et beaucoup d'autres de même formation sont inchoatifs au présent, non inchoatifs à l'imparfait. De même *reusi*, dont la forme archaïque est *ṛsi*.

Il faut enfin et surtout noter que la latitude qu'ont ainsi de très nombreux verbes d'être employés tantôt dans la conjugaison inchoative, tantôt dans la conjugaison non inchoative permet au parler d'insister beaucoup plus que ne le fait le français sur l'aspect duratif d'un processus.

XII. Les alternances vocaliques.

§ 62. Un certain nombre d'alternances vocaliques sont très vivantes. Le principe en est, comme on sait, le déplacement d'accent de la voyelle du radical à celle de la désinence pour les différentes formes d'un même verbe et les divergences d'évolution phonétique qui en ont résulté.

Dans les différentes séries que nous allons énumérer, la première voyelle est celle du radical atone, la deuxième celle du radical accentué (type ancien français : *laver-lève*, ou *lever-liève*).

1^{re} série : *ă-â*

lăvâ -i lăve,... ; aussi *atrăpâ* « attraper » -*atrăpē*..., etc. ;
ămă « aimer » ; *pănă* « essuyer »..., etc. ;
șarfă « chauffer », *bără* « barrer », etc. ;
păsă « passer », etc.
fără « ferrer », etc.

2^e série : *ă-â*

vărsă -i vărse « verser » ; *sărvă -i sâr* « servir », etc.

3^e série : *ě-ĕ* (Bettant *ê*)

peză -i pèze, « peser » (*păize* est récemment disparu) ;
ĕtremă « mettre de côté », *menă* « mener », *senă* « semer » ;
 Verbes en *-ĕyě* (= fr. « -oyer ») : ex. *gôteye*, *e gôtèye* « il
 fait des gouttes » ;
levă « lever », *krevă* « crever », etc. ¹ ;
ăpelă « appeler », et tous les verbes en *-ĕlă* ;
ășetă « acheter », *remă* « changer de place », *operă* « opé-
 rer », etc.

4^e série : *ô-â*

môdă -i măde « partir » ; *režoie* « réjouir » ;
môlia -i măle « mouiller » ;
 verbes en *-ôtă* (= fr. « ôter »).

5^e série : *ô-ă*

trôvă -i truave « trouver » ; *demôvă* « demeurer » ;
pyôvă -e pyua « il pleut », etc. ;
pôrtă « porter », etc. ;
tôrnă « tourner », etc. ; *kôtă* « coûter » ;
kôvă « couvrir » ; *tremôlă* « trembloter », et les verbes en
-ôlă ;
ădôbă « assommer d'un coup, étourdir ».

1. *îa* au radical accentué s'entendait encore vers 1860-70.

6^e série : δ [ou α] - $\dot{a}_u$

epòzâ -epâuze « épouser » ;

pyærâ -pyâure « pleurer » ; *gœlâ -gâule* « gueuler ».

(La série est limitée à ces trois verbes).

7^e série : δ - $\bar{o}$ ¹

sônâ « sonner » -*sône* ; *tônâ* « tonner ».

7^e série : $\dot{e}$ - $\dot{a}_i$

něvai -e nai « il neige », etc. ;

8^e série : $\dot{e}$ - $\dot{a}_i$

arēvâ -l arūve « arriver », *fēmâ* « fumer », etc. ;

drēmi « dormir », *krēvi* « couvrir », *trēpi* « piétiner », etc. ;

(cf. *babēlia* « babiller » : *babūle*).

9^e série : $\dot{e}$ - $\dot{i}$ ($\dot{e}$)

pēnâ -pîne « peigner » ; *tēria* « tirer », *refērâ* « refroidir », etc.

$\dot{e}$ peut être absorbé par les consonnes voisines :

pṛti-pṛite « pétrir », *vṛi-vṛite* « vêtir », *devnâ* « deviner », etc.

D'autre part *i* tonique peut passer à $\dot{e}$:

mṛīe -mēṛe « manger » — « mange ».

Enfin on peut ranger dans cette série des verbes comme *maladye* « être malade pendant un certain temps » : *i maladiye* (qui rappelle le rapport français « charrier-charroyer ») ; *kalōṇe-i kalonīye* « calomnier », etc.

10^e série : $\dot{u}$ - $\dot{wé}$

Seul verbe : *mūri* — 3 pl. *mūrō* « mourir » ; cf. *mōr*, *maarta* « mort, -e ».

1. Voir aussi, aux *Tableaux morphologiques*, les alternances des verbes « plaindre », etc., et « tenir », etc.

11^e série : *wā-ūa*

swālā -suale « souler ».

Divers :

Il est difficile de classer des formes présentant de véritables alternances, mais qui ne sont pas fixées. Ex. : *suui* « soigner », à la 1^{re} ind. prés., a une voyelle accentuée *ū* ou *ūē*; *kōrziā* « corriger, rectifier » a *ua* ou *ō*. D'autres alternances isolées apparaîtront dans les listes données plus loin.

XIII. Les périphrases verbales.

§ 63. Outre celles qui sont communes au français et au patois (et toutes celles du français usuel se trouvent en patois : ex. *aller* + inf., au sens du futur prochain; *venir de* + inf. pour un passé immédiat) arrêtons-nous à celles qui sont plus caractéristiques du parler régional, ou qui montrent sa solidarité avec d'autres parlers, ou qui attestent, de ce point de vue encore, les transformations subies par le parler à époque récente.

§ 64. Pour exprimer l'aspect duratif, une formule constante est *être apré* (à Challex, pays de Gex : *apré a*) + inf. « être en train de ». Outre son intérêt sémantique, cette formule a l'avantage d'éluder des formes verbales peu usuelles (« moudre », « traire ») et qui ne s'obtiennent pas immédiatement par application de règles simples de conjugaison. L'expression « être après » est du français local.

La formule *alā* + gérondif est propre à la première génération, et encore n'y est-elle pas générale : *ke te k-i vā dyā* ? peut se rendre par « qu'est-ce qu'il nous dit là ?, qu'est-ce

qu'il *va* nous dire là » ? Il est naturel que les générations suivantes l'aient remplacé par + inf. ¹.

Parmi les périphrases modales, la 1^{re} génération seule emploie la formule *savai + a dère*, surtout au futur, au sens de « je serai en mesure de vous dire et je vous dirai, au total « alors je vous dirai » (cf. G. Gougenheim, *op. cit.*, p. 280).

En revanche *être + de infin.* est très usuel dans des sens que nous allons indiquer :

e n-e pǎ de koyaitre « c'est insensible, imperceptible : p. ex. l'amélioration dans l'état d'un malade » ;

.....*fâre* « c'est une chose qui ne se fait pas, ne doit pas se faire » ;

.....*kraire* « c'est incroyable » ;

.....*kôvni* (surtout 1^{re} génér.) « ce n'est pas convenable ».

Il faut rapprocher ces infinitifs du substantif, dans l'expression *être de vèla* « en état d'être vendu » : « ces bêtes ne sont pas de vente, c'est-à-dire de débit », ou dans *bwe de*

1. Pour ces deux formules et celles qui suivront, cf. G. Gougenheim, *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*, 1926, 56-60, 2-36, en particulier 35 et n. 4. Le patois a perdu sans doute la formule du futur prochain passif *s'en aller + part. pass.* (Gougenh., 111-3), que conserve le parler bressan de Viriat (7 km. N. de Bourg) : *ô travô kè s-è va asûi* « un travail qui s'en va fini, qui va bientôt être fini » : cf. Bournois « (les blés) *s'en vont* mûrs » (Roussey, *Contes*, p. 14). — Il faut signaler ici que l'ancien lyonnais connaissait la périphrase française, provençale et catalane *aller + inf. inchoatif*, employée au présent dans un contexte passé pour exprimer une action qui vient à se produire subitement. Cf. Marguerite d'Oyngt : *Quant illi fut en son secho illi ploret si forment que illi perdit de tot lo veir, et li oti que illi aveyt en la bochi se vayt si creytre que illi ot tota la bochi pleyna*. Ed. Philippon (1877), p. 66 ; ms. 48-9. Cf. Gougenh., 93-7. — Le patois de Vaux ne connaît pas non plus la périphrase itérative « tourner + infinitif », d'usage constant dans la région grenobloise et mauriennaise au sens de « faire une chose une seconde fois ». — L'existence de ces périphrases est évidemment liée à la vitalité de certaines formes verbales, ou des dérivations ou compositions dont elles sont, plus ou moins, les succédanés.

fwa « bois à brûler ». On comprend alors une expression comme celle-ci : « [les enfants qui parlent tôt] *sò de mã marši* « sont de mal marcher », c'est-à-dire marchent, naturellement, mal. Cette locution (cf. G. Gougenheim, p. 209-212) ne doit donc pas être assimilée à « il est à faire », où est plus ou moins incluse une idée d'obligation ; il y a là une simple qualification ; et le verbe qui exprime cette qualification peut être aussi bien transitif qu'intransitif.

§ 66. *Place des pronoms.*

Dans toutes les périphrases verbales, conçues comme forme unique, le pronom complément est placé avant l'expression complexe : *i n-ó sã, dai, pua, vu pã fãre* « il ne le sait, doit, peut, veut pas faire » ; *s-alã kašĩa* « s'allér coucher » (surtout *s-alã drẽmi* « aller se coucher (le soir) ») ; *s-alã šãĩa* « aller se changer, tout à fait usuel en français régional, pour aller changer de vêtements, de linge », *t-alã edã* « t'aller aider », ... *fãr-operã* « ...faire opérer » etc.

XIV. Appendice à la flexion verbale.

§ 67. Voici des formules curieuses qui rendent l'idée de « avoir beau faire, être quelque chose » :

Indicatif prés. :

« Hasarde qui hasarde, je me hasarde quand même »
ažãrde k¹ -ažãrde, m-ažãrdo kã mémò.

« Tarde qui tarde, le printemps viendra toujours » *tãrde ke tãrde, lò prẽlẽ vẽdra torzò.*

Double impératif ou impér. + 2 futur négatif) :

gẽta gẽtapã (ou *gẽtarẽtẽ pã*), *no ni veyãvã rê du tò* « regarde

1. Lorsque le patoisant prononce ces formules en français, il rend *k* ou *ke* par « que ».

(ne) regarde pas (ou « regarderas-tu pas), nous n'y voyions rien du tout » ¹.

Avec des adjectifs ou des substantifs ² :

« Fort qui est fort, il faudra qu'il lâche » *jôr ke fôr, e fôdra k-i laše*.

« Frère qui est frère, les liards (l'argent) sont les liards » : *frâre ke frâre, lô lâ sô lô lâ* : phrase qui s'emploie à Vaux, et par laquelle les étrangers surtout traduisent l'âpreté des gens de Vaux dans les questions d'héritage.

B. TABLEAUX MORPHOLOGIQUES

I. Verbes auxiliaires, ou anomaux.

§ 68. AVOIR.

Inf. *avai* P. prés. : *ayā*. P. pé : (*æ-e*)*ya*.

Indicatif :

Pr. : *æ-é t-ā l-ā* ; *nòz ā, vòz ā, l-ā*.

Imp. : *āvō āve āve* ³ ; *āvā* ⁵ *ayā* ⁴ *āvā* ⁵.

Pft. : *u u u* ; *ūarā ūārā ūarā*.

Fut. : *ār-ai =é =ā =ô =é =ô*.

Cond. : *ār-ē*, etc. (cf. p. 60).

1. Pour la faveur dont jouit en provençal rhodanien moderne une tournure analogue, cf. en particulier un conte de Mistral, *l'ome juste*, paru dans *l'Arm. Prouv.*, 1876, et reproduit dans *Prose d'almanach*, Paris, 1926, 20-31 : *cerco que cercaras ; e marchò que marcharas, e, bousco que bouscaras...* ; en roannais, cf. L. Mercier, *Contes de Jean-Pierre*, I, p. 250. Elle a dû être très usuelle dans les Vosges, à en juger d'après l'altération qu'elle a subie : *i li d pwaula et rpwaulréture* (tu devenu -ture) « je lui ai parlé et reparleras-tu » à La Bresse, cf. Hingre, *Bull...* 1924, p. 61. *La Gr. d. r. Spr.*, III, § 534 signale une construction analogue en roumain, et l'analyse exactement.

2. Cf. J. Ronjat, *Essai...*, p. 244.

3. Deuxième type aux 3 pers. sg. de l'imp : *avè*.

4. Aussi *āvē*.

5. Aussi *ayā* (Bettant : *avyā*).

Subj. : 1^{er} type : *āyo, āye, āye; āyā, ayā, āyā*
(très peu usité).

2^e type : *ūso, ūse, ūse; ūsā, ūsā, ūsā.*

Impér. : *ā¹; ayē, ayā²;*

§ 69. ÊTRE.

Inf. *être* : P. prés. *aitā* (Bettant : *itā* comme *itā*, p. passé).

P. pas. : *aitā, saiatā³* plutôt que *z-e aitā*; fpi. -é (par ex. *kā le sō aitē arēvē* « quand elles ont été arrivées ». (Bettant : *itē*).

Indicatif :

Pr. : *ze sai⁴, t-é, l-e; no sō, voz-ête, i sō.*

Imp. : *īarō⁵, īare, īare; īatā, īaro, īarā.*

Pft : *fu fu fu; fuarā, fuārā, fuarā.*

Subjonctif :

1^{er} type : *sīyo* (ou *sěyo*) -e -e; *sīyā* (ou *sěy-*), *sīyā, sīyā.*

2^e type : *fūso* -e -e; -ā -ā -ā.

Impér. : *sai; siyē, siyā* ou *siye* (intér. de groupe).

§ 70. FAIRE.

Inf. : *fāre.* P. pt : *feyā.* P. pas. : *fē, fētā.*

Ind. pt. : *fē, fā, fā; fā, fētē, fā.*

Imparf. : *feyāvō* (2^e T. : *feyē*).

Pft. : *fī.*

Fut. : *far-ai...* Cond. : *far-ē...*

Subj. : 1^{er} T. : *fěyo* (1^{re} gén.), *tend* (2^e gén.) à être remplacé par *fasō*.

2^e T. *fīso...*

Imp. : *fa; feyē, fētē.*

1. Seulement dans *n-ā pā pā(n)!* (*pu*), fréquent « n'aie pas peur ».

2. Intérieur de groupe : *n-ayē pa pa.*

3. Forme rapide (où *ze* peut être encore absorbé) : *ssaitā lō vai.*

4. Bettant : *sē.*

5. Réduction syntactique à l'intérieur de groupe pour toutes les personnes : *ē P. ex. ērō lāso* « j'étais las ».

§ 71. SAVOIR.

- Inf. : *savai*. P. pt. : *sayā* (plus récent *saṣā*).
 P. passé : (*ṣ-é*) *sāu*.
 Ind. pt. : *sé, sâ, sã ; sã', sête, sã*,
 Imparf. : *sāvō* (2^e T. : *savè*)... 2^e pl. surtout *sayā*...
 Pft. : *su(su)*... ; *sūar-ā, -ā, -ā*.
 Fut. : *sar-ai*... ; Cond. : *sār-ē*.
 Subj. : 1^{er} T. (rare, jeune) : *saṣō*.
 2^e T. (usuel) : *sūso*.
 Impér. : 2 pl. : *sayīa*.

§ 72. FALLOIR.

- Inf. *fałai*. P. pt. *fałā*. P. passé : [(*e*)y *a*] *faļu*.
e fô, fałāve, fałi, fôdrā, fôdri
k-e fałe, fałise.

§ 73. VOULOIR.

- Inf. *volai*. P. pt. : *volā*. P. passé : *volu*.
 Ind. pt. : *vvē¹, vu, vu ; vâlô, volīa², vâlô*
 Imparf. : *volāvō³...* ; 2 pl. surtout *volā*.
 Pft. : *volī...*
 Fut. : *v(u)dr-ai...* Cond. *v(u)dr-ē...*
 Subj. : 1^{er} T. *vâlō...* 2^e T. *volīso*.

§ 74. POUVOIR⁴.

- Inf. *povai* P. pt. : *pwiya* P. pé : *pwi*.

1. Aussi (rare) *vâlō*. Est employé surtout en valeur pleine : *n-ē vâlō pyu* « je n'en veux plus ».

2. Forme allegro : *vâlā*.

3. 2^e T. *volē* (arch.), *volē*.

4. Cf. la note 1, p. 6 de l'Introduction.

- Ind. pt. : *pwē*¹, *pūa*, *pūa*; *pwō*², *pwīa*, *pwō*³
 Imparf. : *p(w)āvo*⁴... 2 pl. *puyā* (parfois *pwiyā*⁵).
 Pft. : *pwi*...
 Fut. : *por-ai*... Cond. : *-ē*.
 Subj. : (seul type) : *pwīso*...

§ 75. ALLER.

- Inf. : *alā*. P. pt. : *alā*. P. pass. : *alā*.
 Ind. pt. : *vē*⁶, *vā*, *vā*; *vā*, *alā*, *vā*.
 Imparf. : *alāvo* (2^e type *alē*)...
 Pft. : *ali*...
 Fut. : *irai*... Condit. : *irē*.
 Subj. : 1^{er} T. : *ālō*... 2^e T. : *aliso*...
 Impér. : *va*; *alē*, *alā*.

II. Les verbes en *-ai*.§ 76. *šai* « tomber » (tout à fait usuel).

- P. pt. : *šeyā*. P. pass. : *š-ē*, *l-a šai* « j'ai (îr. local), il, elle a tombé » (Subst. participial : *šaita* 7)
 Ind. pr. : *šēyo*⁸, *šā*, *šā*; *šēyō*, *šeyīa*, *šēyō*.
 Imparf. : *šeyāvo* (2^e T. *šeyē*).
 Pft. : *šeyi*.
 Fut. : *šar-ai*... Cond. : *-ē*.

1. Parfois, beaucoup moins fréquentes : *pwīyo* et *pwūyo*; un témoin (1^{re} gén.) *pāyo*.

2. Aussi, moins fréquent : *puyō*.

3. Aussi : *puyīa*, *pūya*, *powīa*, *poyīa*, *pwēte*, et (rare) *pwīte*.

4. 2^e type : *pwiyē*.

5. Isolé : *poyāve*.

6. Aussi *vwē*, fréquent : *m-ē vē (vwē) parlā*; forme rapide, très fréquente : *mwē parlā*.

7. Cf. Crémieu (Isère) : *la pwaita* « la taille (de la vigne) ».

8. Parfois *šāyo*.

Subj. : *seyiso*.

Impér. : *şâ* ; *şêya* ou *seyîa* (*ne şeyă pâ !*).

§ 77. *nevai* « neiger », *nevā*, *e-y-a nevu(u)*.

e nai (ou *şâ de nai*), *nevāv_e*, *nevi*, *nevra*, *-i*,
fôdri k-e nevise...

§ 78. *pyovai* « pleuvoir », *pyovā*, *e-y-a pyau*.

e pyā, *pyovāv_e*, *pyovi*, *pyovra*, *-i*,
fôdri k-e pyovise.

§ 79. *valai* « valoir », *valā*, *valu*.

Ind. pr. : *valō*, *vó* ; *valô*, *valia*.

Imparf. : *valāv_o...* Pft. : *valj*.

Fut. : *vódr-ai*. Cond. (3) *-i*.

§ 80. *vai* « voir » P. pt : *veyā*. P. pass. : *vyu* (pas de fém.).

Ind. pr. : *veyò* (rapide : *n-i-vyò-rê* « je n'y vois rien »),
vai 2 et 3 ; *vëyô*, 1 et 3 pl.

2 pl. : *vëyîa* (abrégé : *vo vîa* « vous voyez ! », *vîa vò* « voyez-vous ? », plus rare : *vëyîavò?*, usuel : *vyăvòşê?* « voyez-vous cela ? »).

Imparf. : *veyāv_o*. Pft. : *vi*.

Fut. : *var-ai*. Cond. : *-ê* (1^{re} gén. : *vařai*).

Subj. : 1^{er} T. *veyo*. 2^e T. *vîso*.

Impér. : *vê!* ; *veyê* (sens propre) *veyô* (interjectionnel),
vyîa !

III. Les verbes en *-re*.

§ 81. *dère* « dire » P. pt. : *dyā* P. pé : *di*, f. *deta*.

Ind. pr. : *dyò*, *di*... ; *dyô*, *dète*...

Imparf. : *dyāvo*. Pft. : *dyi*.
 Fut. : *dër-ai*. Cond. : *-ê*.
 Subj. : 1^{er} T. (le plus usité) *dīyo*.
 2^e T. *dyiso* ou *dēyiso*.
 Impér. : *di* ; *dyē*, *dete*.

§ 82. *düvre* dūcere dans *a* = « apporter », *re* = « ramener, rentrer », etc.

P. pt. : *adüiyā* P. pass. : *adüi-ita*.
 Ind. pr. : *adüiyo*, *adüi*... ; *adüiyō*.
 Imparf. : *adüiy-āvo*. Pft. : *adüiy-i*.
 Fut. : *adüir-ai*... Cond. *-ê*.
 Subj. : 1^{er} T. *adüiyo*, 2^e T. *adüiy-iso*.
 Impér. : *adüi* ; *adüiyê*, *-ia*...

§ 83. *lūvre* « luire, briller », même conjugaison.

esüvre « essuyer » id.
ekrivre « écrire » id.
fwivre « courir ; fuir » id.

Le part. pass. est *fwi*, plus vieux *fwiyu*, mais toujours *i s-et ēfwi* « il s'est enfui ».

§ 84. *rivre*.

P. pt. : *rèyā*. P. pass. : *riyu-u* (vieux), *ri*.
 Ind. pr. : *rèyo*, *ri*... ; *rīyō*, *rēyia*.
 Imparf. : *riyāvo* et *rēy-*. Pft. : *rīyi* (II^e gén. *rī*).

§ 85. *kwère* « cuire », *kweyā*, *kwé -êta*.

Ind. pr. : *kweyo*, *kwe* ; *kweyō*, *kweyia*.
 Imparf. : *kweyāvo*. Pft. : *-i*.
 Fut. : *kwér-ai*. Condit. : *-ê*

nwêre « nuire », conforme au précédent.
pyêre « plaire » id.
 (l'adjectif est *pyézā*)
trêre « traire » id.

§ 86. *kraire* « croire », *krèyā*, *kru*, -wq.

Ind. pr. : *kreyo*¹, *krai*; *kreyō*, *kreyīa*.
 Imparf. : *krey-āvō*. Pft. : -ī.
 Subj. : 1^{er} T. *krey-o*. 2^e T. *krey-iso*.
 Fut. : *krairai*. Condit. : -ē.

§ 87. *laire* « lire », *laizā*, *laizu-wa*.

Ind. pr. : *laizo*, *lai*; *laizō*, *laizīa*.
 Imparf. : *laiz-āvō*. Pft. : -ī.
 la suite comme ci-dessus.

§ 88. (*e*)*tyuare* « clore », p. pass. : (*e*)*tyua*, f. (*e*)*tyōssa*.

Ind. pr. : *etyuayo*, *etyua*; *etyoyia* (2 pl.).
 Imparf. : *etyoyāvō*. Pft. : -ī.
 Fut. : *ētyorai*.
ékuare « battre le blé, ... », *ékoyā*, *éku-ōsā*.
 Ind. pr. : *ékuayo*, *ékua*; *ékūyō*, -oyīa...
 Imparf. : *ékoyāvō*. Pft. : -ī.
 Fut. : *ékorai*. Condit. : -ē.
skuare « gauler les noix », même conjug.

§ 89. *baire* « boire »; *bevā*; *byu*, f. *byēva*.

Ind. pr. : *baivō*, *bai*; *baivō*, *bevia*.
 Imparf. : *bevāvō*... Pft. -ī.
 Subj. : 1^{er} T. *baivō*. 2^e T. *bev-iso*.
 Fut. : *ber-ai*. Condit. : -ē.
 Impér. : *bai*; *bevē*, -īa.

1. Forme rapide : *ně krò pā* « je ne crois pas ».

§ 90. *maudre* « moudre ». P. pass. : *mòlu(u)*, *-wà*.

Ind. pr. : *māulo*, *mau*; 2 pl. *molīa*.

Imparf. : *molāvo*.

Fut. : *maudrai*.

§ 91. *kandre* « coudre », *koṣā*, *koṣu(u)*, *-wà*.

Ind. pr. : *kauṣo*, *kau*; *koṣō*, *-īa*.

Imparf. : *koṣāvo*. Pft. : *koṣ-i*.

Fut. : *kaudrai*. Cond. : *-ē*.

Subj. : 1^{er} T. : *kauṣo*. 2^e T. : *koṣīso*.

Impér. : *kau*; *koṣē-īa*.

§ 92. *krēdre* « craindre », *krēṇā*, *krē*, *-ta*.

pyēdre « plaindre », *pyēṇā*, *pyē*.

Ind. pr. : *pyēṇ-o*, *pyē*; *pyēṇ-ō*, *-īa*.

Imparf. : *pyēṇ-āvo*. etc. . .

pwēdre « poindre, tr. engager la charrue »
comme ci-dessus, rad. *pwēy-*

§ 93. *prēd(r)* « prendre », *prēṇā*, *prai-aiza*.

Ind. pr. : *prēṇo*, *prē*; *prēṇ-ō* *-īa*.

Imparf. : *prēṇ-āvo*. Pft. : *i*.

Fut. : *prēdr-ai*. Cond. *-ē*.

Subj. : 1^{er} T. *prēṇo*. 2^e T. *prēyīso*.

Impér. *prē*; *prēnē*, *prēṇīa*.

§ 94. *metre* (ou *metā*) « mettre », *metā*, *mai-za*,

Cf. pro = : p. pass. *promai* ¹ (de même *rē* =, *ad* =).

per = : p. pass. *parmi*; f. *-aiza*.

Ind. pr. : *meto*, *mai*; *metō*, *īa*.

1. Aussi *prometu*.

Imparf. : *met-āvo*. Pft. : *-i*.

Fut. : *metr-ai*. Cond. *-ē*.

Subj. : 1^{er} T. *met-o*. 2^e T. *-iso*.

Impér. : *mai*; *metē*, *-ia*.

Les formes de *metā*, très fréquentes, sont régulières.

§ 95. *koṇ-aitre* « connaître », *-aisā*, *-u-ā* ou *koṇā*.

Ind. pr. : *koṇaiso*, *-ai*; *-sō*, *-sīa*.

Imparf. : *koṇāis-āvo*. Pft. : *-i*.

Fut. : *koṇaitr-ai*. Cond. *-ē*.

Subj. : 1^{er} T. *koṇ-aiso*. 2^e T. *-ūso*.

Impér. : *koṇai*; *aisē*, *-aisīa*

paraître « paraître », et ses composés *dis* =, *re* = :
comme le précédent (sauf la 2^e forme de p. pass. fém.)

kraitre « croître, pousser, grandir » :
comme le précédent, mais le p. pass. est *kraisu -ūa*.

§ 96. *sūivre*, en grande partie comme en français.

P. pass. : *sūivru* (I^{re}) et *-i* (II^e et III^e gén.).

Ind. prés. : *sūivo*, *sūi*, etc.

vivre, en grande partie comme en français.

Ind. prés. : *vivo*.

Imparf. : *viv-āvo*. Pft. : *-i* (surtout chez I).

Le part. passé est parfois *vikru(u)* au sens de « manger, faire bonne chère ».

IV. Les verbes en *-i*.

§ 97. *tēni* « tenir »; *tēnā*; *tēn-u -a*.

Ind. pr. : *tēyo*, *tē*; *tēnō*, *tēniā*.

Imparf. : *tēnāvo*...

Pft. : *tē* (1, 2, 3); *tēniarā* (1, 3), *-ā* (2).

Fut. : *tēdr-ai*. Cond. : *-ē*.

Subj. : 1^{er} T. *təŋo*. 2^e T. *təŋiso*.

Impér. : *lê*; *təŋê*, *təŋia*.

Interjectif, pour appeler l'attention : *tene* !

On dit aussi : *tene sê dè la mǎ* « tenez cela dans la main ».

v(ě)ŋi ou *v(ě)ni*, *vəŋǎ*, *vəŋu*, *ʔa* (I^{re} gén. *vəŋu*).

Le paradigme est rigoureusement conforme à celui de « tenir » — Cf. aussi « prendre » p. 80.

§ 98. *muri* « mourir »¹. P. pt. : *mwérǎ*.

P. pass. : *môr*, *muaria*

l-e devvu môr a sèt aŋre « il est mort à 7 heures ».

Indicatif présent :

Action rapide : *mwérò*, *môr*, *môr* ; *mwér-ô*, *-ǎ* . . .

« Je me sens mourir » : *mwéraisô*,

il meurt (*ptyi a ptyi*) *mwère*,

ils meurent id. *mwérǎisô*⁵,

Imparfait :

mwérǎve . . 1-3 pl. *mwérǎvǎ* ou *mwéryǎ -ǎ*.

Parfait : *mwéri*.

Subj. : 3 *mwérise*.

Futur : *moŋai*, ou (I^{re} gén.) *muraitrai*. Condit. : *moŋǎ*.

§ 99. *nǎsi* « naître », aussi *nêtre*, mais dans *fǎre nêtre* « créer ».

Le verbe, défectif, est concurrencé fortement par *vŋi u mōdo*. On disait, auparavant, comme en Bresse aujourd'hui encore, sans aucune nuance désobligeante, *être fê -éta*.

sai né « je suis né -e ».

Ind. prés. : 3 *né* ; 3 pl. *nēsō*.

Parfait : 3 *nési*.

1. Toutes les formes ici indiquées ont été observées, avec les mêmes nuances de sens, chez plusieurs témoins de la II^e génération.

§ 100.

- uvri* « ouvrir » } ont des p. pass. identiques à l'inf.,
 mais *uvâr*, f, -*ta*, apparaît déjà dans
krêvi « couvrir » } le parler de la 2^e gén.
ôfri « offrir » : p. passé *ôfâr* et *ôfri*.
sêfri « souffrir » : *sêfri*, plus fréquent que *sêfâr*.
-

CHAPITRE X

PHRASE NOMINALE ET PHRASE VERBALE

§ 101. Il n'y a pas lieu de considérer comme des modes d'expression vivants des phrases comme *séxô de fê*, *sêxô de rê* « année de foin, année de rien », passées à l'état de proverbes.

Dans cet ordre d'idées rentrent des tournures fréquentes, en français usuel comme en provençal moderne, comme *mò byâ | ke n-e pâ seya !* « mon blé qui n'est pas fauché ! », *lò tòqó | k-ê vâ* « le tonneau qui fuit ! »¹. Elles peuvent être regardées comme de véritables phrases nominales dont le prédicat est la subordonnée introduite par *ke*. L'analyse phonétique² d'une phrase comme celles-là, confirmant les données du sens linguistique, montre que, dans une phrase avec *ke*, c'est *mo byâ* ou *lo toyo* qui portent l'insistance, avec un accent de hauteur très marqué : dans la phrase verbale sans *ke*, l'élément sémantique le plus important est le prédicat. Mais l'importance de ce dernier élément peut encore être accrue lorsque, comme dans la phrase citée pp. 31-2, il vient à se placer en tête de la phrase et porte alors à la fois un accent de hauteur et un accent d'intensité.

Je pense que la généralisation de *ke* en proposition simple

1. Cf. « Ma soupe qui n'est pas faite ! ». La 1^{re} gén. emploie volontiers une formule : *axâ kě (ne pyòvise pâ etc.)* « ce serait un hasard qu'il ne plût pas, il va très probablement pleuvoir ».

2. Cf. un modèle d'analyse de ce genre par M. M. Grammont dans *Mélanges Antoine Thomas*, 1927, p. 183-6, sur la phrase « Et vous le vendez ».

dans les parlers aquitains (cf. J. Ronjat, *Essai*... 79-82, après le « Beitrag » de Tobler, I, p. 57-66) procède de phrases de ce type.

Comme dans tous les parlers vivants, des expressions exclamatives sont très nombreuses : citons en une, un peu stéréotypée, il est vrai : *tā de fōtu* « tant de foutu ! » qui traduit, surtout au moment où l'on tente quelque chose, l'acceptation joyeuse de ce qui peut arriver, en bien comme en mal » ¹.

C'est enfin par un effet de la même tendance que le patois, comme le français local, recherchent les constructions du type *proleptique* aimées du grec ancien, et — ce qui importe beaucoup plus ici — du latin tardif ² ancien comme du latin : « Va voir le petit, s'il dort », plutôt que « Va voir si le petit dort » *Vā vai lò ptyā | s-i drūme*.

1. Même sens, *vå ke vå*.

2. Cf. Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik*, dans la 5^e édit. de Manu Leumann et J.-B. Hofmann, 1928, pp. 654-5.

INDEX ANALYTIQUES

I. — INDEX GÉOGRAPHIQUE :

(PARLERS, LANGUES, GROUPES DE LANGUES)

Ambutrix 7, 8

Aquitaine 85

Bèroche (la), — Neuchâtel — 14 (n. 2)

Bettant 7, 8, 12 (n. 2), 14 ; 32 n., 36, 43, 44, 49, 50, 58, 61, 62, 64, 68, 74

Bournois (Doubs) 26, 46 et n., 65, 71 n.

Bresse 16, 43, 44, 53

Bresse (la) — Vosges — 27, 46 et n., 53 (n. 2), 73 (n. 1)

Brion — Ain — (*ALF* 926) 26, 53 (n. 1)

Haut-Bugey 39, 53 (n. 1)

catalan 71

Cerdon — Ain — 32 n., 36, 39, 53, 65 n.

Certoux — Genève — 57

Chablais — Haute-Savoie — 57

Challex — Ain — 70

Cleyzieu 7, 8, 18, 33 n., 55, 61, 62, 64

Coutouvre — Loire — 63 (n. 2), 73

Crémieu — Isère — 17, 18, 19, 20, 56, 76

Cussac — Haute-Vienne — 63 n. 1

Dauphiné 24

Dombes 53

français 12, 15, 16, 26, 36 et n., 40, 44, 48 et n., 52 (n. 1), 55 n., 60, 63, 71 n., 84

français populaire 18, 49

français de l'Est 59

1. Les localités voisines de Vaux sont en *italique* ; les noms de régions géographiques ou administratives en caractères gras. — Les chiffres renvoient aux pages.

- français local ou régional 12, 13, 15, 25, 30, 48, 52 (n. 2), 56
- Franche-Comté** 14 (n. 2)
- franco-provençal 8 n., 59, 63 (n. 1)
- frioulan 46
- Genève 57, 59 (n. 2)
- Gex** (pays de) 57
- grec ancien 85
- grenoblois 63 (n. 1), 65 n.
- Houches (les) — Haute-Savoie — 56
- indo-européen 49
- Innimont — Ain — 59
- Isère** 63 (n. 1)
- Jujurieux — Ain — 36
- latin 85
- Létra — Rhône — 57
- Leyment* 18, 58
- Lyonnais** 25, 52 (n. 2), 53, 55 n., 57, 71 n.
- Maurienne** 47 (n. 1)
- Neuchâtel** 57
- Ordonnaz — Ain — 59
- Piémont** 47 (n. 1)
- Port — Ain — 53 (n. 1)
- provençal anc. et mod. 12, 24, 30, 49, 63, 65 n., 71 n., 74 n., 84
- Replonges — Ain — (*ALF* 917) 56
- romanes (langues) 48
- roumain 73 (n. 1)
- Saint-Étienne — Loire — 47 (n. 2), 57, 59 (n. 2)
- Saint-Just-la-Pendue — Loire — 12 (n. 1)
- Saint-Sorlin — Ain — 7
- Saint-Symphorien-de-Lay — Loire — 57
- Savoie** 14 (n. 1), 19
- Serres-Nerpol — Isère — 56 n.
- Souclin* 59, 62
- Suisse romande** 19, 45 n., 60, 65 n.
- Thônes — Haute-Savoie — 57
- Torcieu* (*ALF* 924) 5
- Vaud** 63 (n. 2)
- Vaux-Fevroux 6, 29, 31, 55
- Viriat — Ain — 56, 71 n.
- Vosges** 56 n.

II. — INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

(AUTEURS ET OUVRAGES CITÉS)¹

- Bauche (H.) 49
 Blache (G.) 56 n.
 Bloch (O.) 53 (n. 1), 56
 Brunot (F.) 12, 36, 52 (n. 1), 60 ; 26, 63-4
 Chabert 57
 Clédât (*Enquête*) 63 n. 1
 Code (*La Somme du...*) [dauphinois] 65 n.
 Comptes consulaires grenoblois 65 n.
 Constantin (A.) et Désormaux (J.) 14 (n. 1), 57
 Désormaux (J.) 19
 Devaux (A.) 59 (n. 2)
 Duraffour (A.) 5 n., 8 n., 9 n., 47 (n. 1), 63 n. 1
 Edmont (E.) 53 (n. 1)
 Favrat (L.) 63 (n. 1)
 Flaubert (G.) 48 n.
 Fouché (P.) 59 (n. 2)
 Gauchat (L.) 45 n. ; 65 n.
 Gougenheim (G.) 71 et n., 72
 Grammont (M.) 83 (n. 2)
 Guichard (P.)², 20, 56
 Hingre (J.) 27, 46, 53 (n. 2), 73 n. 1
 Hofmann (J.-B.) 85 n.
 Humbert (J.) 57
 Jaberg (K.) et Jud (J.) 47 n. 1
 Jud (J.) 56
 Keller (O.) 57 ; 59 n. 2
 Leumann (M.) 85 n.
 Malherbe 52 n. 1
 Marguerite d'Oyngt 71 n.
 Meillet (A.) 46 n. 3, 49
 Mercier (L.) 63 n. 1, 73 n. 1
 Meyer-Lübke (W.) 38, 59 (n. 2), 73 (n. 1)
 Mistral (F.) 24 ; 73 n. 1

1. Les titres complets sont indiqués au passage indiqué par un renvoi en italique. En ce qui concerne les lexicographes patois, je renvoie au *Beiheft* du *FEW*, dont une traduction française paraîtra bientôt.

2. Ms. R. 8689 à la Bibliothèque de la ville de Grenoble.

- Montaigne (M.) 15
Mystère de Saint Pons 50
 Nyrop (Ch.) 60
Patois neuchâtelois (Le) 14 n. 2
 Philipon (E.) 59 (n. 2)
 Pierrehumbert (W.) 57
 Ronjat (J.) 49, 73 n. 2, 84
 Puitspelu (N. du) 52 n. 2 ; 55 n.
 Roussey (Ch.) 46, 71, 65 n.
 Royer (L.) 65 n.
 Speich (A.) 55 n.
 Stolz-Schmalz 85 n.
 Tappolet (E.) 19
Thoire-Villars (Registre des) 12, 14 (n. 2), 53
 Thomas (A.) 14 (n. 2), 53 (n. 2), 59, 63 n. 1
 Tobler (L.) 83
 Veÿ (E.) 47 (n. 1), 59 (n. 2)
 Wartburg (W. v.)¹ 57
 Wehowski (E.) 65

III. — INDEX DES FAITS LINGUISTIQUES²

MÉTHODOLOGIE DES ENQUÊTES DIALECTALES :

- L'auteur à Vaux 5-7
 L'ALF : 53 (n. 1)
 Enquête *Clédal* 63 (n. 1)

PHONÉTIQUE :

- Hiatus 37
 Elision 11, 25, 33, 46, 53
 Consonne de liaison 19, 28 et n. 1, 30 n, 33, 37, 66
 Absorption de phonème 69
 Dissimilation consonantique 48, 53, 60
 Diphtongues 34, 60
 Alternances vocaliques 67 ss.
 Haplogie syllabique 12, 66

1. Auteur du *F(ranzösisches) E(tymologisches) W(örterbuch)*, 1922 ss.

2. Seuls sont relevés ici les faits non signalés par les titres de chapitres, ou les rubriques des §. Un renvoi peut ne viser qu'un exemple caractéristique du phénomène indiqué, sans commentaire dans le texte.

- Phonétique syntactique 24-5
- Agglutination 16
- Désagglutination 19
- Tempo 11, 37, 76 (n. 6), 77 (§ 80), 79 (n. 1)
- Tempo et morphologie 37, 60
- Tempo et sémantique 40 (n. 1), 41
- Groupes de souffle 84, 85
- Ton et accent dans le mot et la phrase 34, 35, 36, 37, 42, 84, 85
- Valeur expressive des phonèmes 35, 36
- Analyse phonétique d'une phrase 84
- Identité de phonème de liaison et de morphème 37
- Phonétique et sentiment morphologique 22-23
- Action d'un phonème sur le genre grammatical 16
- Consonne de liaison à valeur de morphème 19, 28
- Phonétique syntactique et morphème 43
- Identité phonétique et distinction de sémantème 46
- Identité phonétique et superposition de sémantème 40, 53 (n. 2)

FORMATION DES MOTS :

- Recul de suffixes 14, 23-4
- Substitution de suffixes 23, 24
- Substantif participial 76 (§ 75)
- Parasynthétique 42
- Mot nouveau obtenu par décomposition 49 (§ 43)
- Morphèmes et suffixes 42, 73 (n. 1)
- Changement de catégorie grammaticale 24, n. 2

MORPHOLOGIE (PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX) :

- Défectivité dans les verbes 82
- Formes non fixées 70, 74, n. 1
- Contamination : surtout p. 62-3
- Recul de morphèmes : surtout p. 17, 23, 34-6, 58-9, etc.
- Multiplicité de formes, en général : surtout 17 et 76,
 - chez des sujets de générations différentes (à peu près à toutes les pages du livre, jusqu'à 49)
 - chez le même sujet 59, 61, 64, 65
- Morphologie syntactique 11, 20, 31, 32, 74 n. 2 et 5
- Tempo et morphologie 37, 75, p. 2, 76 n. 6, 77 § 80, 79, n. 1
- Formes simples, composées, périphrastiques 60, 71-2

- Formes allongées ou renforcées 19, 33, 41, 46, 47
- Actions analogiques 15, 17, 53-4, etc.
- « Aspect » dans les verbes 65, 67
- Genre grammatical et sémantique 16
- Associations et genre grammatical 17
 - flexion verbale 53-4, 62-3
- « Pluriel de majesté » 20
- Valeur sémantique de formes « allongées » 22, 35, 36, 60
- Valeur sémantique de formes en voie de disparition 36
- « Modus vivendi » de morphèmes de même valeur, conservés 43
- Spécialisation sémantique de morphèmes 18, 43, 62-3 (§ 56), 74, n. 1, 81 (§ 96)

SYNTAXE :

- Groupe substantif + adjectif 39, 48 (fin du § 40)
- Asyndète 50 (§ 44).
- Ordre des mots 21, 37 (l. 3) et fin du §, 85
- Interrogation directe et indirecte 42
- Renouvellement des prépositions 46, des conjonctions 50
- Verbe adapté en préposition 41-2
- Extension analogique 48, 52, n. 1, 85
- Valeur sémantique de combinaisons syntactiques différentes 84-5

LEXICOLOGIE, SÉMANTIQUE, STYLISTIQUE :

- Pertes lexicales 82 (§ 99)
- Associations et adaptations lexicales 30
- Survivance lexicale avec perte sémantique 26
- Contact homonymique 46
- Comparaison et métaphore 25-26, 42
- Perte de valeurs sémantiques 16
- Emphase : 13 (n. 2) 41. Dépréciation : 23-4, 36
- Effet plaisant (15), comique (38, 41), burlesque (36)
- Ironie 26
- Expressions proverbiales 37 (§ 30), 85

MODALITÉS PARTICULIÈRES DE L'ÉVOLUTION :

- Rapports avec autres formes de parlers ; cf. *l'index géographique*

Latin vulgaire et patois 85
Argot 26
Individualisme des parlers 57

FAITS SUSCEPTIBLES D'UNE INTERPRÉTATION GÉNÉRALE :

Facteurs externes d'évolution :
matériels et sociaux : 7
action de la famille : 7
facteur moral : 8
Rôle des femmes 36 ; de l'instruction 48, 51, n. 1
Phénomènes individuels : 36
Sentiment linguistique : 19, 25, 41, 42, 61, 84
Expressions non comprises ou non analysées : 42
Imitation consciente : 36
Imagination : 26.

VU LE 10 JUILLET 1931.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.
H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le recteur de l'Académie de Paris.
S. CHARLÉTY

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I	
L'ARTICLE.....	11
CHAPITRE II	
LE SUBSTANTIF.....	14
CHAPITRE III	
L'ADJECTIF.....	21
CHAPITRE IV	
LES NOMS DE NOMBRE.....	28
CHAPITRE V	
LE PRONOM.....	31
I. Pronom personnel.....	31
II. Possessif.....	33
III. Démonstratif.....	34
IV. Relatif.....	37
V. Interrogatif et exclamatif.....	38
VI. Indéfini.....	39
CHAPITRE VI	
L'ADVERBE.....	40
CHAPITRE VII	
LA PRÉPOSITION.....	45
CHAPITRE VIII	
LA CONJONCTION.....	50

CHAPITRE IX

LE VERBE	52
<i>A. Généralités.</i>	52
I. Les types d'infinitif	52
II. Participes, et adjectif participial	54
III. L'indicatif présent	57
IV. Le subjonctif	58
V. Le futur et le conditionnel	59
VI. L'imparfait de l'indicatif	61
VII. Le parfait	63
VIII. L'impératif	64
IX. Les temps composés et surcomposés	65
X. Verbe pronominal	66
XI. Remarques sur la conjugaison inchoative	67
XII. Les alternances vocaliques	67
XIII. Les périphrases verbales	70
XIV. Appendice à la flexion verbale	72
<i>B. Tableaux morphologiques.</i>	73
I. Verbes auxiliaires (ou anomaux, « avoir », « être », « faire », « savoir », « falloir », « vouloir », « pouvoir », « aller »)	73
II. Les verbes en <i>-ai</i>	76
III. Les verbes en <i>-re</i>	77
IV. Les verbes en <i>-i</i>	81

CHAPITRE X

PHRASE NOMINALE ET PHRASE VERBALE	84
---	----

INDEX ANALYTIQUES

INDEX GÉOGRAPHIQUE	87
— BIBLIOGRAPHIQUE	89
— DES FAITS LINGUISTIQUES	90

